

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	37 (1892)
Heft:	3
Artikel:	Les Suisses au service de France et les mémoires du général baron de Marbot [suite]
Autor:	Boogaard
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-348197

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXVII^e Année.

N° 3.

Mars 1892

Les Suisses au service de France et les mémoires du général baron de Marbot¹.

(Suite)

Napoléon, après avoir reconnu lui-même, le 23 juin avant le jour, le cours du Niémen, sous le manteau d'un lancier polonais, détermina l'emplacement le plus convenable pour le passage et vint établir son quartier-général, dans la soirée, sur les hauteurs de Ponemoni.

Il bivouqua, dans la nuit du 23 au 24 juin, sur ces hauteurs, qui dominent la vallée du Niémen, pendant que le général Éblé jetait trois ponts de bateaux à une lieue au-dessus de Kowno, sans que les avant-postes russes songeassent à y mettre obstacle, grâce aux batteries, qui les eussent facilement écrasés. Un beau soleil éclaira le lendemain une des plus imposantes scènes dont l'histoire puisse conserver le souvenir. Les corps de Davoust, de Ney, d'Oudinot, les gardes sous Mortier et la cavalerie du roi de Naples, formant près de 240 mille hommes, avec 50 mille chevaux et 600 pièces de canon, défilèrent majestueusement, durant deux jours, sur ces ponts. Mais la masse immense d'équipages de toute espèce, voitures d'artillerie, vivres, fourgons de régiments, voitures des états-majors, qui se disputaient pour suivre leurs corps, amena, dès le milieu de la première journée, un encombrement et des scènes de désordres qui forcèrent Napoléon à y faire intervenir deux généraux de son état-major avec des bataillons de la vieille garde²; mesure un peu tardive, mais d'autant plus urgente, qu'un violent orage et des torrents de pluie vinrent bientôt aggraver la situation.

L'entrée de l'empereur à Kowno se fit au milieu des éclairs et des roulements du tonnerre, ce qui lui donna une solennité qui frappa les imaginations. L'importance de la position stratégique

¹ Voir nos numéros de janvier et de février 1892.

² Cette pénible tâche, qui eût été l'affaire d'un bon waguemestre général avec de la gendarmerie, fut dévolue à Guilleminot et à Jomini, qui se trouvèrent sous la main de l'empereur comme les victimes désignées pour suppléer aux oubliés du prince de Neuchâtel.

de Kowno, au confluent de la Wilia et du Niémen, était connue depuis longtemps. Le maréchal de Saxe l'avait déjà signalée. Le pont sur la Wilia était détruit, et, pour flanquer la marche de l'armée sur la route de Wilna, il s'agissait de le rétablir pour balayer la rive droite. Napoléon se rendit aussitôt sur les lieux, et ne craignit pas de précipiter les lanciers polonais de sa garde dans le lit de la Wilia, gonflé par les pluies ; quelques hommes se noyèrent, mais le plus grand nombre atteignit la rive droite et protégea la construction du pont sur lequel Oudinot passa le lendemain en se dirigeant sur Janovo.

L'empereur s'avança en personne sur la route de Wilna et Troki, à la tête du corps de Davoust, de la cavalerie de Murat et de ses gardes. A la gauche, Oudinot marche, comme on l'a dit, par la rive gauche de la Wilia ; il donne à Develtowo sur l'arrière-garde de Wittgenstein venant de Keïdani, et lui enlève quelques centaines de prisonniers.

A la droite, le prince Eugène, qui devait franchir le Niémen aux environs d'Olita, avec l'armée d'Italie et les Bavarois, a rencontré des obstacles et éprouvé des retards. Il vient passer le 1^{er} juillet seulement à Piloni, et prend à Roumschisky le chemin de Wilna, déjà tout ravagé et encombré de maraudeurs.

Tandis que ceci se passait dans l'armée française, Barclay était en proie à une grande anxiété. Il semble vouloir d'abord disputer les approches de Wilna, bien qu'on ait prétendu qu'ensuite d'un plan prémedité de retraite, les Russes aient voulu attirer l'ennemi jusqu'au cœur de l'empire. Il est avéré en effet, que ce général, instruit de l'ouragan qui allait fondre sur lui par Kowno, avait ordonné en toute hâte aux corps de Wittgenstein, de Baggavout et de Doctorof de se rallier au corps de bataille dans la position de Troky : concentration qui dénotait l'intention de défendre la capitale de la Lithuanie. L'empereur Alexandre avait la même intention.

Les marches impétueuses de Napoléon évitèrent à ses ennemis une faute qui leur eût été fatale : Barclay reconnut bientôt le danger de sa situation, qui était des plus critiques. S'il restait à Wilna, il s'engageait dans une mauvaise affaire avec 70 mille hommes contre des forces triples ; s'il allait joindre Baggavout et Wittgenstein à la droite de la Wilia, il pouvait être coupé de sa gauche étendue jusqu'à Lida et refoulé sur la mer ; s'il se rebattait sur le chemin de Polotzk, sa droite serait fortement compromise. Il ne lui resta donc d'autre parti que de passer la Wi-

lia, de brûler les ponts et les magasins amassés à grands frais, puis de gagner Nementschin et de marcher par Swenziany sur Drissa, afin d'y rallier l'armée à la faveur du camp retranché, imaginé par le général Pfuhl pour servir de palladium à l'empire! La gauche et Doctorof surtout avait à forcer la marche pour gagner de Lida la route de Michæliski et le rejoindre, si cela était encore possible.

L'armée de Bagration, de son côté, abandonnant Slonim, devait regagner la Duna, soit par Minsk et Borisof, soit même par Wileïka.

Le 28 juin, Napoléon fit son entrée à Wilna, à la tête du corps de Davoust et de la cavalerie de Murat, bientôt suivi des gardes; une foule nombreuse se pressait sur ses pas; une légère fusillade avait encore lieu au pont de la Wilia, qui brûlait ainsi que les magasins. Arrivé sur la place, il chargea le général Jomini du commandement de la ville, en lui donnant un régiment du corps de Davoust pour maintenir l'ordre et sauvegarder tous les établissements publics. Puis il se rendit de sa personne au pont de la Wilia, pour chercher à le sauver ou à le faire rétablir; ce qui ne put s'exécuter que le lendemain.

Le premier soin de l'empereur se porta, dès le 29, sur les opérations militaires qui devaient résulter de ses combinaisons pour percer le centre ennemi et fondre ensuite sur ses ailes. Le roi de Westphalie, qui est arrivé à Grodno à la fin de juin, suivra les traces de Bagration. Le vice-roi, qui a passé le Niémen à Piloni, retardé par les chemins et la nature du pays, cherchera à gagner Roudnicki. Dans l'incertitude s'il réussira à prévenir l'ennemi, Davoust y suppléera en poussant sur Minsk avec deux divisions d'infanterie et sa cavalerie légère soutenue du corps de cavalerie de Grouchy: il gagnera la route de Smolensk avant l'ennemi. Schwartzenberg, qui se trouve sur la direction de Slonim, gagnera l'extrême gauche de Bagration.

Du côté de l'armée principale, Murat, avec deux divisions du corps de Davoust et sa réserve de cavalerie, se met aux trousses de Barclay sur Swenziani, suivi par Ney. La division Morand et le corps de Nansouty se dirigeront sur Michæliski pour former un corps intermédiaire entre Murat et Davoust. Enfin, Oudinot s'attache aux pas de Wittgenstein sur la route de Dunabourg, et Macdonald pousse les coureurs ennemis sur Mittau et Riga. L'armée, ainsi morcelée, court après l'ennemi sur toutes les directions.

Doctorof, cherchant à gagner Osmiana, y trouva la cavalerie légère de Davoust. Appelé par Barclay sur la direction de Drissa, il devait tomber au milieu des colonnes du roi de Naples. Le général russe força néanmoins de marche avec tant de rapidité, qu'il parvint à gagner Swir avant ses adversaires.

A Wilna, l'empereur ne tarda pas à être assailli par de sinistres présages : les pluies torrentielles, qui avaient commencé le soir même du passage du Niémen et continué plusieurs jours, avaient abîmé les routes et causé une mortalité effrayante parmi les chevaux ; ceux-ci, nourris de seigle vert et bivouaquant dans la boue après des fatigues excessives, succombaient par attelages entiers. Quatre mille cadavres de chevaux jonchaient déjà les champs autour de Wilna et empêstaient l'atmosphère : 120 pièces de canon et 500 caissons dételés furent amenés dans cette ville pour y rester jusqu'à nouvel ordre. Les hommes n'étaient guère mieux que les chevaux par ces affreux bivouacs dans la boue, avec des vivres détestables et sans liqueurs pour se restaurer ; des masses de malades et de traînards refluaient de tous côtés sur Wilna. Bientôt les traînards, les éclopés, les égarés formèrent des bandes d'une trentaine de mille hommes qu'on appelait les *fricoteurs*.

Quant aux opérations militaires, elles ne laissaient pas non plus d'inquiéter Napoléon : lorsqu'il vit les armées russes se replier de toutes parts à son approche, il conçut quelques craintes sur la possibilité de les forcer à combattre ; mais il lui restait néanmoins l'espoir d'envelopper Bagration, et de pouvoir ensuite accabler Barclay, s'il osait tenir un seul instant. La retraite bizarre du dernier sur la basse Duna, contraire à tous les principes de la stratégie, ranima les espérances de Napoléon.

L'armée de Barclay ayant été se réunir en sûreté à l'abri du camp de Drissa, c'est donc sur celle de Bagration, qui reste compromise, que l'empereur fixe d'abord toute son attention. Davoust poussé sur Minsk avec deux de ses divisions, doit être en mesure de l'arrêter en tête. Le roi de Westphalie est entré à Grodno, le 30 juin, avec les Polonais et les Westphaliens ; les Saxons sont en marche pour le rejoindre ; il aura 65 mille hommes : il pressera et harcèlera Bagration en queue ; il peut être secondé par Schwartzenberg, qui est à la vérité destiné à faire partie du centre sous les ordres de l'empereur, mais qui, placé naturellement à la droite, se dirige par Proujani sur Slonim.

Le prince Bagration, instruit à Wolkowisk du passage du Nié-

men et de l'intention de Barclay de rassembler l'armée aux environs de Wilna, avait d'abord eu l'envie de prendre la route de cette ville par Mosty; pour agir conformément au plan d'opérations arrêté ; mais l'ordre de se diriger sur la Duna le décida à prendre le chemin de Nowogrodeck et de Nicolaïeff pour gagner Wileïka. Davoust l'ayant déjà débordé, le général russe fut forcé de se rabattre sur Mir, où il s'engagea de nouveau dans la direction de Minsk par Kaidanow. C'était une faute ; car Davoust était en mesure d'entrer à Minsk avant lui. Lorsqu'il en eut la certitude, Bagration se rabattit de nouveau au sud-est, pour atteindre Neswije avant les Polonais ; il y arriva le 8.

Jérôme, parti le 1^{er} juillet de Grodno, s'est dirigé sur Bielitz, où il n'arriva que le 7. Quoiqu'il ait motivé cette lenteur sur des obstacles provenant des localités ou des mesures de l'ennemi, et même sur les prescriptions venues du quartier-général, il est certain qu'il aurait pu marcher plus vite. Les Polonais qui formaient l'avant-garde du roi de Westphalie, ayant néanmoins passé une seconde fois le Niémen à Bielitz, s'avancèrent sur Mir, où leur cavalerie eut, le 9 et le 10, deux engagements avec Platof et Wassiltchikof ; elle y combattit avec valeur, mais essuya des pertes sensibles.

Davoust, qui a gagné Minsk le 8, ne sachant où se diriger pour trouver l'ennemi, craint de marcher à Igumen et de lui ouvrir ainsi le passage de Minsk ; il n'ose marcher ni à Kaidanow, ni à Glutsk, de peur que Bagration ne file derrière lui.

Le 11 juillet, Bagration se décide à reprendre la route de Bobrouisk, et Davoust étant encore à Minsk, le prince se trouvait tiré d'un premier embarras ; mais on pouvait lui en susciter de nouveaux. Mécontent de la lenteur de Jérôme, l'empereur ordonne à Davoust de prendre le commandement supérieur de toute son armée, et de se diriger sur Mohilew, qu'il peut atteindre en huit marches. On pense qu'il en faut au moins dix aux Russes pour y arriver. Jérôme reçoit l'ordre de pousser plus vivement, et Schwartzenberg viendra s'établir sur le flanc de l'ennemi dans l'espace entre Bobrouisk et Pinsk. Les Saxons suffiront pour observer les corps russes restés en Wolhynie.

Mais dans un empire aussi vaste les manœuvres de stratégie ont moins de prise que dans un pays resserré par des mers ou par des puissances neutres : partout on trouve, sinon de bonnes routes, du moins des chemins praticables, et toutes les espérances vont encore être déçues.

Au fait, si les Français avaient commis quelques fautes, ils furent contrariés dans cette opération par mille circonstances particulières. De Minsk, Davoust pouvait espérer de prévenir Bagration à Bobrouisk ou à Glutzk. La première de ces villes étant plus éloignée de Bagration sans l'être plus de Davoust, était la direction la plus avantageuse : mais c'était une forteresse ; et, quoique singulièrement située, elle joua un grand rôle en cette occasion.

La tête de Bagration arriva à Glutzk le 15 juillet ; Davoust n'aurait guère pu l'y prévenir sans abîmer ses troupes ; mais s'il s'y était porté sans hésiter, il serait du moins tombé perpendiculairement sur le flanc de la longue colonne des Russes, et Dieu sait ce qui en serait résulté. Pour les gagner à Glutzk, il eût fallu que Davoust prît sur lui de ne pas s'arrêter un seul jour à Minsk ; or, en arrivant dans cette ville, le maréchal sut que Bagration avait rallié le corps léger de Doctorof dans la direction de Kaidanow, et il n'était pas prudent de dégarnir Minsk. Si Davoust avait eu ses cinq divisions, il eût sans doute marché à Glutsk avec trois, en échelonnant les deux autres sur Minsk ; mais l'énormité des distances, la dispersion des forces courant de tous côtés après celles de l'ennemi, nuisirent au succès d'une opération mieux conçue qu'elle ne fut exécutée.

Pendant que ces mouvements s'opéraient sans obtenir de résultats, l'empereur était demeuré quinze jours à Wilna, dans une attente qu'on lui a reprochée comme une faute grave ; il paraît constant que, s'il eût déployé ici l'activité redoutable qui avait présidé à ses belles campagnes d'Ulm et de Ratisbonne, la guerre aurait pu prendre une autre tournure.

Dans cet intervalle le vice-roi, avec l'armée d'Italie et les Bavarois, après avoir battu le mauvais pays entre Trocky et Prenn, s'est dirigé sur Wileïka, d'où il prendra le chemin de Polotzk. Les Bavarois sont dirigés sur Gloubokoë. Murat est resté en observation vers Swenziani.

* * *

Napoléon ayant terminé ses travaux administratifs, et sa présence à Wilna n'étant plus utile pour fermer toute issue à l'armée de Bagration, se disposa enfin à quitter cette ville le 16

juillet pour marcher contre Barclay, qu'il comptait punir de l'énorme faute commise en basant sa retraite sur Drissa ; du même coup, il empêcherait la jonction des armées russes. Le camp que Barclay avait pris à Drissa était une preuve manifeste que ses généraux n'en appréciaient nullement les dangers, et une preuve non moins positive que le fameux projet d'attirer les Français jusqu'à Moscou avant de combattre n'a été imaginé qu'après coup ; car c'était un singulier moyen d'attirer l'ennemi jusqu'au cœur de l'empire, que de construire à grands frais un camp retranché pour les arrêter sur la Duna. — Les conseillers de l'empereur Alexandre se doutaient si peu du danger de leur manœuvre excentrique, que, non contents de masser l'armée de Barclay sur la route de St-Pétersbourg, au lieu de couvrir celles du centre sur Witebsk et Smolensk, ils prescrivaient au prince Bagration de les rejoindre de Slonim à Drissa, par un mouvement immense qui n'aurait pu s'exécuter qu'au milieu des colonnes françaises. Heureusement pour lui qu'il se trouva, dès le premier pas, dans l'impossibilité d'obéir. N'ayant pu l'entamer, Napoléon résolut du moins de profiter de la double faute de l'ennemi, en se jetant en masse sur Polotsk. Après avoir ainsi gagné l'extrême-gauche de leur armée principale, il se serait rabattu sur sa ligne, qui, forcée de changer de front, eût combattu adossée à la mer.

Le 18 juillet, l'empereur arriva à Gloubokoë. Son intention était de continuer les jours suivants à se porter sur Polotsk, où il avait aussi marqué la direction du roi de Naples, qui devait s'y rendre en filant par sa droite le long de la Duna. Peut-être eût-il mieux valu se diriger d'abord sur Witebsk, où l'on eût été plus en mesure de prévenir Barclay, s'il se décidait à un mouvement de flanc pour se rallier à Bagration. On ne tarda pas à s'assurer de cette vérité, car au moment où Napoléon arrivait à Gloubokoë, Barclay décampait sur Polotsk.

Tout semblait ainsi, dans cette guerre, concourir à déjouer les manœuvres qui auraient dû en assurer le succès. Pouvait-on prévoir, en effet, que l'armée russe ne demeurerait que trois ou quatre jours dans un poste qui avait coûté plusieurs mois de travaux et des sommes immenses ? Ce fut cependant ce qui arriva par suite de circonstances imprévues.

L'empereur Alexandre, qui avait l'esprit vif et la conception très prompte, fut amené à comprendre que ce camp excentrique (composé de 19 redoutes ou flèches plus ou moins fortes formant

trois lignes de défense) le précipitait dans un abîme, et il ordonna à Barclay de se rabattre sur Smolensk, qui était alors le salut de la Russie, et de faire tout au monde pour rejoindre Bagration. Il le suivit jusqu'à Polotsk, d'où il partit ensuite pour se rendre à Moscou et à Saint-Pétersbourg, afin d'exciter la noblesse et le peuple à un armement général.

En conséquence, Barclay, après avoir laissé dans les environs de Drissa un corps de 25 mille hommes, sous les ordres du comte de Wittgenstein, pour couvrir la route directe de Saint-Pétersbourg, s'était remis en marche le 15 juillet en remontant la rive droite de la Duna. Il était déjà à Polotsk au moment où Napoléon arrivait à Gloubokoë. Toutefois, on ne perdait pas encore l'espoir de tourner sa gauche : le moindre retard dans sa marche aurait donné la faculté de le prévenir à Witebsk. L'empereur se rabattit donc sur cette ville. Le 24 juillet, ses colonnes atteignirent les bords de la Duna à Bechenkowiczi. Une reconnaissance poussée sur la droite du fleuve ayant fait voir que l'armée russe avait déjà filé sur Witebsk, on dut continuer à marcher sur cette ville par la rive gauche. Il ne restait que peu d'espoir de devancer l'ennemi, et l'on put juger alors tout le prix du temps perdu à Wilna.

Quoique Barclay eût rempli la partie la plus épineuse de sa tâche en gagnant Witebsk avant les Français, il n'était pas encore sorti d'embarras, par suite de la direction divergente qu'avait dû prendre l'armée de Bagration. Le premier de ces généraux comprit que le projet de Napoléon devait être de se jeter dans l'intervalle entre le Dnieper et la Duna, c'est-à-dire entre Orcha et Witebsk, afin de maintenir la séparation des deux armées. Il résolut donc de passer à la rive gauche de la Duna, le 23 juillet, et de prendre position derrière la Loucheza, rivière qui tombe dans la Duna en avant de Witebsk : Barclay ferait là une halte pour donner le temps à son arrière-garde, sous Docturof, restée à la droite du fleuve, de se rallier à l'armée ; et au prince Bagration, celui d'arriver à Orcha, pour s'y réunir à lui en vertu de l'ordre formel qu'il lui en expédia au nom de l'empereur Alexandre et du salut de la patrie. En attendant, il jugea indispensable de porter en avant sur Ostrowno, le corps d'Ostermann, d'environ 12 mille hommes, afin de retarder un peu la marche des Français.

Le 25 et le 26 juillet, Murat eut de rudes engagements avec cette arrière-garde ennemie près d'Ostrowno. Faute d'infanterie,

il ne put entamer le premier jour le corps d'Ostermann, que la nature boisée du pays favorisait ; de brillantes charges eurent lieu toutefois sur les colonnes russes qui n'avaient pas craint de prendre l'offensive, et furent ramenées. Ostermann, instruit de l'arrivée de la division Delzons, qui donnait à Murat l'avantage sur lui, se replia en bon ordre. La nuit sépara les combattants. Au jour, Murat renouvela ses attaques : secondé par le vice-roi, il se flattait d'entamer des troupes ébranlées la veille, mais Barclay les avait relevées dans la nuit par le corps frais de Konowitzin. Le combat fut plus chaud encore que le précédent : les Russes tinrent ferme ; la gauche française, voulant les déborder, fut assaillie à propos par leur réserve, et ramenée ; mais la droite, sous Roussel, ayant débordé Konowitzin, il se mit en retraite en bon ordre, et Touckof, envoyé à son soutien, le recueillit à Komarki. Ces renforts, échelonnés à propos, arrêtèrent encore l'ardeur de l'avant-garde française. Néanmoins Napoléon arriva sans autre obstacle en vue de Witebsk¹.

Barclay, instruit par la vigueur des combats d'Ostrowno de la présence de Napoléon en face de sa position de la Loucheza, et comprenant qu'il ne pourrait marcher sur Orcha par Babinowiczi sans prêter le flanc pendant deux jours à l'ennemi, puisque cette route courait parallèlement au front de l'armée française, jugea qu'il ne pouvait effectuer un pareil mouvement sans combattre ; il se prépara donc à livrer une bataille pour disputer le passage de la Loucheza. Heureusement pour lui qu'un aide-de-camp de Bagration vint lui annoncer que ce général, n'ayant pu percer sur Mohilew, se rabattrait par Metislaw sur Smolensk au lieu de marcher à Orcha. Cet incident sauva Barclay d'une défaite probable, puisqu'il n'avait pas au delà de 80 mille hommes, et que les Français pouvaient en jeter près de 120 mille sur lui.

Napoléon reconnut lui-même la position de l'ennemi derrière la Loucheza, le 27 vers midi ; il fallait rallier ses colonnes, qui marchaient processionnellement sur une même route : on ne pouvait guère risquer un engagement partiel le même jour ; il parut indispensable de remettre l'affaire au lendemain pour se serrer. Barclay reçut dans la soirée même l'avis qui le dispensait

¹ Dans ces engagements, le bataillon neuchâtelois, porté en avant par Berthier pour répondre au reproche de Napoléon qu'il ne voyait jamais ses serins au feu, combattirent très bravement et subirent de fortes pertes. Après l'affaire Napoléon dit à Berthier gaîment : « Aujourd'hui j'ai vu les serins. » (La principauté de Neuchâtel (1806-1814) et le bataillon de Neuchâtel, par A. Bachelin, page 81).

de risquer une bataille, et il décampa dans la nuit par les deux routes de Poriecze et de Roudnia sur Smolensk, où il était sûr désormais d'opérer sa jonction avec Bagration. Le comte Pahlen couvrit sa marche avec l'élite de la cavalerie russe, et le fit avec aplomb. Le 28 juillet, au point du jour, tout avait disparu, et l'empereur rentra à Witebsk plus contrarié que jamais de voir l'ennemi échapper sans cesse. Si Barclay avait mal disposé l'armée sur le Niémen et dirigé imprudemment sa retraite sur la basse Duna, il manœuvra depuis Drissa avec sagacité.

* * *

Dans les entrefaites, l'armée de Bagration avait aussi continué sa retraite avec plus de bonheur qu'elle ne devait l'espérer. Davoust ayant transmis au roi Jérôme l'ordre qu'il avait de prendre le commandement général de la droite, l'orgueil royal se trouva blessé d'être mis en sous-ordre. Jérôme abandoona le commandement des Westphaliens au général Tharreau, enjoignit à Poniatowsky de prendre les ordres de Davoust, et quitta l'armée le 16 juillet.

Cette bouderie ne pouvait qu'augmenter pour l'instant le peu de vigueur et d'ensemble dans la poursuite. Cependant Davoust, forcé de s'éclairer sur Orcha à gauche, de surveiller Bérézino à droite, s'était porté avec 20 mille hommes environ sur Mohilew, appelant à lui le corps de Poniatowsky, et chargeant les Westphaliens de suivre seuls la queue des colonnes ennemis. Le général russe, arrivé par Bobrouisk à Nowoï-Bichow sur le Dnieper, avait le choix de continuer sa marche sur Mestilaw ou d'attaquer Davoust. Il avait été invité à se diriger sur Orcha ; or, la route de cette ville passe à Mohilew, et si, pour éviter l'ennemi, il déviait de la route tracée, Davoust l'aurait prévenu aussi bien à Mestilaw. Il résolut donc de s'ouvrir un passage l'épée à la main, et marcha droit à Mohilew.

D'après la disposition des forces, il eût été peut-être plus sage que Davoust se repliait sur Orcha pour se rapprocher de la grande armée ; mais ce maréchal, payant d'audace, s'établit bravement en avant de Mohilew, sur la route de cette ville à Staro-Bichow, au risque d'être écrasé. Heureusement, le prince Bagration, qui le fit attaquer le 23, n'engagea qu'un de ses corps d'ar-

mée, tandis que l'autre formait une longue queue à une marche en arrière. Le combat fut des plus vifs autour du village de Saltanowka. La position de Davoust, très forte de front, était susceptible d'être tournée par sa droite. L'ennemi, craignant sans doute de le faire au risque d'exposer par là sa communication, s'opinâtra à vouloir prendre le taureau par les cornes : malgré la valeur des généraux Raïewski et Pasçiewicz qui dirigeaient ses colonnes, il fut repoussé et perdit beaucoup de monde. Le prince Bagration, intimidé par cette résistance, se replia sur Nowoï-Bichow, où, le 26, il passa le Borysthène et continua sa marche par Mestilaw sur Smoiensk. Davoust, trop heureux de s'être soutenu à Mobilew, n'osa se jeter vers la gauche du Dniéper. Il en résulta que les deux armées russes ne trouvèrent plus d'obstacles à leur réunion, qui, en effet, s'opéra le 3 août à Smolensk.

Nous avons dit que Napoléon était entré à Witebsk, le 28 juillet, trompé encore dans l'espoir d'amener Barclay à une bataille. Si son entrée à Wilna avait été accompagnée de quelques sinistres présages, son arrivée à Witebsk dut porter un grand trouble dans son âme. Il se trouvait en effet moins avancé qu'au passage du Niémen, car son armée, déjà diminuée d'un tiers par les maladies et la maraude, était en proie à toutes les privations, tandis que celle des Russes conservait dans sa retraite un tel aplomb et un tel ensemble, qu'en disparaissant ainsi subitement des bords de la Loucheza, elle n'avait laissé, dans ses bivouacs encore fumants, qu'un seul soldat endormi dans un buisson et rien, du reste, qui signalât une armée en retraite.

La sienne présentait un tableau bien différent. Le mois de juillet avait été extrêmement pluvieux. Les troupes avaient beaucoup souffert de ce mauvais temps, pendant leur marche depuis le Niémen jusqu'à la Duna et au Dniéper. La faim et une nourriture grossière y avaient propagé de funestes maladies : les magasins cheminaient encore péniblement de Koenigsberg sur Kowno et Wilna ; les farines et moyens de mouture manquaient ; les soldats ne trouvaient que du seigle dur, qu'ils s'efforçaient vainement de faire bouillir, et qui causait d'horribles dysenteries. Napoléon fit commander à Paris des moulins à bras portatifs ; mais cette ressource ne devait servir que pour la campagne suivante ou pour l'hiver. En attendant, la moitié de ses soldats se trouvait dans le même état que ceux du duc de Brunswick en

Champagne. Il était urgent de leur accorder quelque repos. N'ayant plus d'espoir d'entamer Barclay isolément, Napoléon demeura donc à Witebsk, et son armée, renforcée par la jonction des corps de Davoust, de Poniatowsky et de Westphalie, prit des cantonnements dont la gauche s'appuya à Sourage sur la Duna ; la droite s'étendit jusqu'à Mobilew sur le Borysthène (le Dniéper), avec son avant-garde à Doubrowna.

Dès le lendemain de son arrivée, Napoléon manifesta les mêmes intentions qu'il avait exprimées à Wilna de s'arrêter sur la Duna ; il ordonna des travaux pour couvrir Witebsk, il fit construire de nombreux fours, comme si l'armée eût dû prendre ses quartiers d'hiver autour de la ville. Mais il ne tarda pas à témoigner une impatience fébrile sur les inconvénients de cette résolution, rendue assez difficile en effet par les souffrances sans cesse croissantes qu'une déplorable nourriture faisait subir aux troupes, car la garde elle-même en était réduite à se nourrir de seigle vert bouilli, qui causait d'affreuses dysenteries. Au bout de quelques jours, l'empereur laissa percer dans ses conversations intimes que cette position n'était plus supportable, et qu'il importait d'aller chercher un dénouement d'abord à Smolensk, puis à Moscou même s'il le fallait.

Comme dans tous les cas il serait impossible de songer à prendre des cantonnements d'hiver aussi longtemps que les Russes seraient maîtres de Smolensk, il fallait bien se résoudre à y marcher, on aviserait là sur la solution définitive. Avant de le suivre sous les murs de cette ville et au-delà, ce que nous ne ferons plus que très sommairement, il importe de reporter un instant nos regards sur ce qui se passait aux deux extrémités de son front d'opérations.

* * *

On avait compté, en ouvrant la campagne, que les succès au centre entraîneraient la retraite des ailes. Les Russes en jugèrent autrement ; ils persistèrent à tenir ferme aux deux extrémités de la ligne ; cela était naturel. Riga et les contours de la Baltique sur Reval assuraient la retraite de leur droite. La gauche, sous Tormassof, supérieure en Volhynie, avait ses derrières libres jusqu'à Odessa ou Kiew ; elle attendait encore l'armée entière de

Moldavie, passée sous les ordres de Tschichagof, après que Kutusof l'eut quittée. On avait estimé cette armée de Tormassof bien au-dessous de sa force réelle ; car elle comptait près de 40 mille hommes, et des renseignements inexacts ne la portaient pas à la moitié. Napoléon avait fait détacher le corps seul des Saxons pour lui tenir tête, et se proposait de le faire soutenir par les Polonais aussitôt que Schwartzenberg aurait rejoint l'armée. Les Polonais, après avoir secondé Davoust dans la poursuite de Bagration, seraient rentrés en Volhynie par Mozyr, et menaçant la retraite de Tormassof avec une armée renforcée par toute l'insurrection de la province, eussent délivré aisément la droite de tout ce qui pouvait l'inquiéter.

Le retard de Schwartzenberg et les évènements qui se pressaient au centre ne permirent pas d'exécuter cette résolution ; et ce ne fut pas l'accident le moins funeste de la campagne.

Tormassof, que la marche du roi de Westphalie et l'appel de Schwartzenberg pour venir se réunir à l'armée laissaient sans ennemis, avait pris l'offensive sur les derrières de Jérôme, par ordre de l'empereur Alexandre, conformément au plan arrêté dans le cas d'invasion de la Lithuanie. Les Saxons qu'on lui avait opposés, devant surveiller tout l'espace entre Brzest et Pinsk, ne se trouvèrent guère en mesure de lui présenter une résistance efficace. Tormassof, instruit de leur situation un peu aventureuse, tomba à l'improviste sur Brzest et Kobrin, à la tête de 35 mille hommes, et fit enlever la brigade entière qui formait la tête de leurs cantonnements à Kobrin (23 juillet). Reynier demandant du secours à grands cris, il n'y eut d'autres moyens à prendre que de faire retourner sans délai Schwartzenberg sur ses pas pour le recueillir. Le prince partit donc, le 4^e août, de Neswije, par Słonim, où il se réunit à Reynier, qui s'y était retiré sans peine, l'ennemi l'ayant faiblement suivi.

A l'extrême gauche des Français, les affaires n'allaien guère mieux ; Napoléon, lorsqu'il se rabattit sur Witebsk, avait laissé le maréchal Oudinot à Polotzk avec environ 27 à 28 mille hommes, pour couvrir sa ligne d'opérations, en éloignant le corps de Wittgenstein que Barclay avait laissé pour couvrir la route de St-Pétersbourg avec 25 mille Russes. L'empereur avait jugé que le moyen le plus sûr de se débarrasser de cet adversaire était de marcher à lui. Oudinot, d'après ses ordres, dut s'avancer sur la

route de Sebeje avec deux divisions en laissant la troisième échelonnée sur la Drissa.

Mais pour suivre le maréchal Oudinot dans cette offensive, nous devons auparavant dire quelques mots plus spéciaux de ce corps d'armée, de sa composition et de ce qu'il avait fait jusqu'à ce moment, afin de bien déterminer la part des troupes suisses dans les importants événements qui vont se produire.

Le 2^e corps d'armée, qui avait été organisé en Poméranie par son chef, était composé comme suit :

2^e corps d'armée, maréchal Oudinot ; chef d'état-major, général de Laurencez ; chef de l'artillerie, général Delauloy.

Division Legrand, n° 6.

Brigades Maison, 29^e léger ; 4 bataillons.

» Albert, 19^e et 56^e de ligne ; 8 bataillons.

» Moreau, 128^e de ligne et 3^e portugais ; 5 bataillons.

Division Verdier, n° 8.

Brigades Vivier, 11^e léger, colonel Casabianca, avec le bataillon valaisan, et 2^e de ligne ; 8 bataillons.

» Pouget, 37^e et 124^e de ligne ; 7 bataillons.

Division Belliard, puis Merle, n° 9¹.

Brigades Amey, 4^{me} suisse, colonel d'Affry, bataillons Bleuler, Maillardoz et Imthurm et 3^e croate, colonel (français) Fleury ; 7 bataillons.

» Candras, 1^{er} suisse, colonel Raguetly, bataillons Scheuchzer et Dülliker²; et 2^e suisse, colonel Castella, bataillons von der Weid de Seedorf, de Flue et Füssli ; 5 bataillons.

» Coutard, 3^e suisse, colonel Thomasset³; bataillons Peyerim-Hof, Weltner et Graffenried, et 123^e de ligne ; 6 bataillons.

CAVALERIE

Division de cuirassiers Doumerc, n° 3.

Brigade Lhéritier, 4^e et 7^e cuirassiers ; 8 escadrons.

» Berkheim, 14 cuirassiers et 3^e chevau-légers; 8 escadrons.

¹ Le général Belliard ayant passé à l'état-major du roi de Naples, il fut remplacé, le 12 juin, à la tête de la 9^e division par le général Merle.

² Le bataillon Dufresne était resté en Italie. Le commandant Scheuchzer, âgé et malade, fut envoyé au dépôt et remplacé par le capitaine Zingg.

³ Le colonel Thomasset ayant été appelé au poste de chef d'état-major du 9^e corps (Bellune) à Berlin, il fut remplacé par le commandant de Graffenried, dont les compagnies furent disloquées et détachées sur les bords de la Vistule.

Brigade Corbineau, 7^e et 20^e chasseurs à cheval, 8^e chevau-légers polonais ; 8 escadrons.

» Castex, 23^e et 24^e chasseurs à cheval ; 16 escadrons¹.

Réserve d'artillerie : colonel Levasseur.

En somme, 48 bataillons, 34 escadrons, environ 43 mille hommes, dont 8000 Suisses, 6200 chevaux et 92 canons.

Il faut dire que les troupes suisses au service de France avaient subi, pour la campagne de Russie, une réorganisation marquante par une nouvelle capitulation du 8 mars 1812 entre la Diète et l'Empire français. L'effectif total était réduit à 12000 hommes au maximum, soit trois mille par régiment. L'engagement des hommes était de 4 ans avec prime de 130 fr. La Suisse devait fournir 2000 recrues par an et 1000 de plus en cas de guerre en Allemagne ou en Italie ; elle devait remplacer les déserteurs ayant moins de deux ans de service et rappeler tous les Suisses servant à l'étranger sous d'autres drapeaux que ceux de la France².

Quant aux corps eux-mêmes, ils furent réorganisés sur le même pied que les corps français, avec une notable réduction d'effectifs et de cadres, surtout d'état-major. Il n'y avait plus par régiment qu'un colonel, un major, deux adjudants-majors, 3 chefs de bataillon, un porte-aigle au lieu des porte-drapeau, 18 compagnies à 120 hommes, plus les compagnies de dépôt. Le commandement se fit partout en français ; les épaulettes en or remplacèrent celles d'argent, le sabre monté en jaune fut substitué à l'épée pour les officiers.

* * *

Comme nous l'avons vu plus haut, le 2^e corps avait pris dès Kowno la gauche de la grande armée, laissant celle-ci marcher sur Polotzk et sur Wilna, tandis qu'il se dirigeait sur Dunabourg

¹ Le 23^e chasseurs à cheval était commandé par le colonel Lanougarède ayant pour second le chef d'escadrons Marbot, l'auteur des Mémoires, qui commanda le régiment ad intérim à l'ouverture de la campagne, puis à la fin, comme colonel.

² C'est alors que les régiments suisses au service d'Angleterre furent transférés au Canada, où ils furent licenciés en 1816.

par Janowo et Wilkomir. Au passage de la rivière rapide de la Wilia, près Janowo, le capitaine de voltigeurs Besse, du 1^{er} régiment, de Ste-Croix, se noya en se baignant.

Marchant sur Wilkomir, l'avant-garde d'Oudinot rencontra l'ennemi, le 28 juin près Develtowo, qui venait de Keidany. Une vive escarmouche s'engagea entre la brigade de cavalerie légère Castex et le 41^e d'infanterie légère d'une part et l'arrière-garde de Wittgenstein d'autre part. Les Russes se replièrent de position en position sur la route de Dunabourg, en perdant une centaine de tués et blessés et environ 300 prisonniers. Ce premier engagement, dans lequel le bataillon valaisan se distingua, fut mis à l'ordre du jour, au 4^e bulletin de la Grande armée.

Le 13 juillet, le 2^e corps arrivait devant Dunabourg. Cette place fut taillée par quelques attaques de tirailleurs à pied et à cheval sans résultat ; puis le 2^e corps remonta la Duna par la rive gauche, soit par Lauzen, Born et Druja, tandis que l'ennemi la remontait par la rive opposée.

A Druja, pendant la nuit du 14 au 15 juillet, la brigade de cavalerie légère St-Geniés, du corps Sébastiani qui suivait Ney, fut surprise par les Russes qui avaient hardiment lancé un corps à travers le fleuve. Elle subit de fortes pertes ; mais quelques jours plus tard, la brigade Castex vengea brillamment cette défaite en tendant une adroite embuscade à une nouvelle tentative de surprise russe contre les troupes d'Oudinot.

De Druja, celles-ci marchèrent sur le camp de Drissa, qu'elles trouvèrent fraîchement abandonné.

Après en avoir achevé la destruction, Oudinot marcha sur Polotzk derrière les corps de Ney et de la grande réserve de cavalerie, avec les deux divisions Legrand et Verdier, laissant la division Merle à Disna ; plus tard celle-ci passa la Duna et fut portée par Losowka sur la Drissa, près du gué de Siwoizina, tandis que l'infanterie de Legrand, la cavalerie légère de Castex, l'artillerie légère d'Aubry, s'avancèrent sur la route d'Osweja jusqu'à vers le relai de Kliastitzi, pour observer les forces de Wittgenstein.

C'est dans cette situation qu'Oudinot, établi à Polotzk dès le 26 juillet, y reçut l'ordre de Napoléon, mentionné précédemment, de se porter à la rencontre de l'ennemi sur la route de St-Pétersbourg et de le refouler le plus loin possible pendant que le centre de la Grande armée se portait sur Vitebsk.

A ce moment, le corps du prince Wittgenstein était composé

des cinq divisions Koulnief, Berg, Sazonof, Schakowskoi et prince Jachwil, avec six mille hommes de cavalerie et 120 bouches à feu.

Le 29 juillet, Wittgenstein était en position vers Osveia.

Ce même jour, Oudinot s'avança par Kliastitzi et Oboiarzina. L'engagement s'ouvrit dès le lendemain et devint très vif vers Jakoubowo. Les Français, contents en tête, tournés sur leur gauche, durent battre en retraite, le soir et le lendemain, sur une chaussée au milieu des marais. Foudroyés dans ce défilé par l'artillerie russe, leurs pertes furent sensibles, surtout dans la division Legrand, jusqu'à reploiement derrière la Drissa.

Poursuivis sur la gauche de cette rivière par le corps d'avant-garde du général Koulnief, qui s'y établit témérairement, la division Legrand ne tarda pas à prendre une éclatante revanche. Bien secondée par la brigade Castex, elle surprit la division russe le 1^{er} août de grand matin, capture son artillerie, plusieurs lignes de faisceaux d'infanterie, sabra ou refoula tout le reste dans la rivière et au-delà, en lui infligeant une perte de plus de 5 mille hommes. Le général Koulnief paya bravement de la vie son imprudence¹. A son tour, le régiment Casabianca se précipita sur les Russes en retraite et entraîna sur ses traces la division Verdier. Bon nombre de prisonniers sont faits ; mais cette attaque risque de mal finir, d'être enveloppée par des forces supérieures, lorsque heureusement Oudinot accourt, dégage ses troupes avancées et les ramène derrière la Drissa. Toutes ses forces rentrent à Polotzk le 2 août au matin, ayant perdu dans cette action de Jakoubowo environ sept mille hommes, y compris deux mille prisonniers, tous les bagages de la division Legrand et une partie du grand parc, notamment les forges, dont l'absence fut ressentie pendant tout le reste de la campagne.

De son côté, Wittgenstein avait perdu plus de 10 mille hommes et les 14 canons de Koulnief, emmenés aux remparts de Polotzk. Il reprit position sur la rive droite de la Drissa, à travers laquelle les adversaires se bornèrent pendant quelque temps à s'observer.

¹ Le général Koulnief avait, disent les Mémoires Marbot (t. III, p. 90 et 96) « comme la plupart des officiers russes de cette époque, la mauvaise habitude de boire une trop grande quantité d'eau-de-vie. Il paraît qu'il en avait pris ce soir-là autre mesure ». Pendant l'action du 1^{er} août, l'ivresse le faisait déjà chanceler sur son cheval, quand il fut tué par le maréchal des logis Legendre, de sorte que le récit de sa mort héroïque fait par le livre connu de M. de Ségur ne serait que pur roman. — Il va sans dire que nous laissons aux dits mémoires la responsabilité de ces assertions.

A ces quatre meurtrières journées de Jakoubowo, les Suisses, sauf le bataillon valaisan, ne furent pas appelés à prendre part. La division Merle, d'abord en réserve à Disna, puis au gué de Siwozina, n'eut pas besoin d'être engagée, « mais le 1^{er} août, disent les Souvenirs du capitaine de Schaller, nous entendions distinctement le canon se rapprocher de notre position, et, sac au dos, nous étions prêts à nous porter au secours des divisions Legrand et Verdier, qui étaient aux prises avec 12 mille Russes aux environs de Kliastitzi. Ce ne fut point nécessaire¹. »

La ville de Polotzk, sur la rive droite de la Duna, comptait alors environ trois mille âmes, dans 350 maisons en bois, avec une seule et belle maison en pierre. C'était le collège des Jésuites ; il fut affecté au quartier-général. Bâtie en amphithéâtre à l'embouchure de la Polota, qui serpente dans un ravin profondément encaissé, la ville est couverte au nord par la Duna, à l'ouest et au sud par la Polota, à l'est par une vieille enceinte fortifiée avec tours et remparts qui jouèrent leur rôle dans la guerre de Charles XII. Elle se prêtait aisément à l'établissement d'un vaste camp retranché. « La situation de cette ville, dit Bégos, ressemble un peu à celle de Lausanne. Dominée par un bois comme celui de Sauvabelin, et construite en amphithéâtres depuis les bords de la Duna, c'était là que se trouvaient tous nos hôpitaux, tous nos approvisionnements, notre artillerie et les arsenaux du corps d'armée². »

Un pont de bateaux d'une longueur d'environ 200 pieds y avait été construit par les troupes de Ney, en marche sur Witebsk. Il fut entretenu et complété plus tard d'un second pont aboutissant au Vieux-Polotzk.

Rapportons maintenant les événements qui se passèrent à Polotzk au mois d'août 1812, précurseurs de la bataille du 18 août, et pour plus d'impartialité, procédons tout d'abord par quelques citations de témoins oculaires.

« La position que nous avions prise à Polotsk, dit l'adjudant-major Bégos, du 2^e régiment suisse³, était à cheval sur les grandes

¹ Ouvrage cité, 2^e édition p. 49.

² Souvenirs des campagnes du lieutenant-colonel Bégos. Lausanne 1859. Page 92.

³ Lieutenant-colonel Bégos, ouvrage cité, pages 83-84.

routes de St-Pétersbourg et de Riga. Nous ne nous arrêtâmes point dans la ville même, qui était devenue le centre des opérations du second corps d'armée. Les régiments suisses furent envoyés à vingt minutes en avant de Polotsk ; le nôtre était placé au centre du corps d'armée ; nous avions à notre droite le premier régiment suisse, les deux autres étaient plus loin, et à notre gauche deux bataillons de Croates, excellents soldats, commandés en partie par des officiers français. C'étaient les premiers maraudeurs de l'armée ; mais avec cela de très bons diables, avec lesquels nous n'eûmes jamais de difficultés.

» Le camp devant Polotsk fut encore augmenté par la division du général St-Cyr ; mais, le 17 août, les Russes attaquèrent vigoureusement les corps qui bivouquaient devant Polotsk. Ce fut dans cette attaque que le maréchal Oudinot, toujours le premier au feu, fut assez grièvement blessé au bras. Le 18 août, l'armée française reprit ses avantages, et le 1^{er} et le 2^e régiments suisses eurent l'occasion, au moment où la cavalerie russe culbutait quelques bataillons français, de rétablir l'ordre par leur sang-froid et leur intrépidité. Un peu surprise de cette résistance imprévue, la cavalerie russe s'arrêta court pour reprendre ses positions. Ce combat, heureux pour nos armes, valut au général St-Cyr le bâton de maréchal. Nos régiments, plus solides que les régiments français, avaient, à cette époque, perdu près de la moitié de leur effectif. De 2000 hommes que nous étions en quittant Paris, il nous restait à peine 1200 hommes en état de combattre. »

Ce témoignage de Bégos est confirmé par ceux de ses trois frères d'armes Rösselet du 1^{er} régiment, de Schaller et Zimmerli du 4^e régiment, dont nous avons les souvenirs imprimés.

« Nous revîmes ensuite au camp de Gamzelowo, dit Rösselet¹.

» Ayant complété son armée, Wittgenstein attaqua, le 17, les positions devant Polotzk, pour s'emparer de cette place et de son pont. La bataille fut vive et acharnée. Les Russes échouèrent et conservèrent cependant leur position. Oudinot fut blessé et l'on fit de part et d'autre des pertes considérables.

» Le général St-Cyr remplaça le maréchal dans son commandement et le lendemain, etc. »

¹ Souvenirs d'Abraham Rösselet, publiés par R. de Steiger. Neuchâtel. Attinger, 1857, page 163.

Le capitaine de Schaller s'exprime en ces termes : « Cependant les Russes étaient de leur côté campés sur la Svolna, et, le 12 août, notre division fit une reconnaissance dans cette direction, mais l'ennemi ne voulut pas accepter le combat. Il attendait des renforts de Finlande et de St-Pétersbourg. Le 17 août, Wittgenstein se présenta avec toute son armée devant Polotzk. La division Merle fut placée en réserve sur les remparts de la place... La bataille fut sanglante. Oudinot, blessé à l'épaule, dut remettre le commandement à Gouvion St-Cyr. Celui-ci prit d'habiles dispositions, concentra son armée sur la rive droite de la Polota et le 18 il attaqua l'ennemi avec fureur.¹ »

Le lieutenant Zimmerli dit : « Oudinot maintint cependant sa position de Valintsouj jusqu'au 13 août et se retira, ce jour-là, sur Polotzk pour se joindre aux Bavarois du 6^e corps. Le comte Wittgenstein le suivit et attaqua, le 17, l'armée française devant Polotzk. Une meurtrière bataille se livra, mais sans résultat décisif. Wittgenstein, qui put se convaincre de l'inutilité de ses attaques répétées pour rompre la ligne française, se retira, le soir, dans ses positions du matin, à la lisière du bois de Prismentza.² »

De son côté, le général Marbot, alors commandant du 23^e chasseurs à cheval, fait la narration ci-après dans ses Mémoires³ :

Après quelques jours de repos, Wittgenstein porta une partie de ses troupes vers la basse Düna, d'où Macdonald menaçait sa droite. Le maréchal Oudinot ayant suivi dans cette direction l'armée russe, celle-ci fit volte-face vers nous, et pendant huit à dix jours il y eut de nombreuses marches, contremarches et plusieurs engagements partiels, dont il serait trop long et trop pénible de faire l'analyse, d'autant que tout cela n'amena d'autre résultat que de faire tuer des hommes fort inutilement, et de démontrer le peu de décision des chefs des deux armées.

Le plus sérieux des combats livrés pendant cette courte période eut lieu le 13 août, auprès du magnifique couvent de Valensouj, construit sur les bords de la Svolna....

(Les Français durent évacuer précipitamment les bords de cette rivière fangeuse, en laissant une partie de leurs blessés dans le cou-

¹ Souvenirs d'un officier fribourgeois, 1798-1848, par H. de Schaller. 2^e édition. Fribourg, Henseler 1890, page 50.

² Erlebenisse eines Schweizer.-Offiziers, p. 17-18.

³ III, pages 101, 102, 106, 107, 109-113.

vent. Parmi ceux qu'ils purent emporter se trouvait le colonel Casabianca, du 11^e d'infanterie légère, qui expira ce même soir.)

Le 15 août, jour de la fête de l'Empereur, le 2^e corps d'armée arriva fort tristement à Polotsk, où nous trouvâmes le 6^e corps... L'Empereur envoyait ce renfort de 8 à 10 mille hommes au maréchal Oudinot, qui l'eût reçu avec plus de satisfaction s'il n'eût craint le contrôle de celui qui le conduisait. En effet, Saint-Cyr était un des militaires les plus capables de l'Europe!... il avait commandé avec succès une des ailes de l'armée du Rhin, lorsque Oudinot était à peine colonel ou général de brigade...

Le 16 août, l'armée russe, forte de soixante et quelques mille hommes, vint attaquer Oudinot, qui, en comptant le corps bavarois amené par Saint-Cyr, avait sous ses ordres 52 mille combattants... En avant du front principal de la place, les champs sont divisés par une infinité de petites rigoles entre lesquelles on cultive des légumes. Bien que ces obstacles ne fussent point infranchissables pour l'artillerie et la cavalerie, ils en gênaient cependant la marche. Ces jardins s'étendent à une petite demi-lieue du front de la ville; mais à leur gauche, sur les rives de la Düna, on trouve une vaste prairie, unie comme un tapis. C'est par là que le général russe aurait dû attaquer Polotsk, ce qui l'aurait rendu maître du faible et unique pont de bateaux qui nous mettait en communication avec la rive gauche d'où nous tirions nos munitions de guerre et nos vivres. Mais Wittgenstein, préférant prendre le taureau par les cornes, dirigea ses forces principales vers les jardins, d'où il espérait escalader les remparts, qui ne sont, à proprement parler, que des talus faciles à gravir, mais qui ont l'avantage de dominer au loin. L'attaque fut des plus vives; cependant, nos fantassins défendirent bravement les jardins, pendant que, du haut des remparts, l'artillerie, parmi laquelle figuraient les quatorze pièces prises à Sivotchina par le 23^e, faisait un affreux ravage dans les rangs ennemis... Les Russes reculèrent en désordre pour aller se reformer dans la plaine. Oudinot, au lieu de conserver sa bonne position, les poursuivit et fut à son tour repoussé avec perte. Une grande partie de la journée se passa ainsi, les Russes revenant sans cesse à la charge et les Français les refoulant toujours au delà des jardins.

Pendant ces sanglantes allées et venues, que faisait le général Saint-Cyr? Il suivait silencieusement Oudinot, et lorsque celui-ci lui demandait son avis, il s'inclinait en se bornant à répondre: « Monseigneur le maréchal... » ce qui semblait dire: Puisqu'on vous a fait maréchal, vous devez en savoir plus que moi, simple général; tirez-vous d'affaire comme vous pourrez!

Cependant, Wittgenstein ayant déjà essuyé des pertes énormes, et désespérant d'obtenir la victoire en continuant ses attaques du côté des jardins, finit par où il aurait dû commencer et fit marcher le gros de ses troupes vers les prairies qui bordent la Düna. Oudinot avait

jusqu'alors tenu ses pièces de 12 et toute sa cavalerie sur ce point, où elles étaient restées comme étrangères au combat; mais le général d'artillerie Dulauloy, qui craignait pour ses canons, vint proposer au maréchal de faire repasser sur la rive gauche de la rivière non seulement les pièces de gros calibre, mais toute la cavalerie, sous prétexte qu'elles gêneraient les mouvements de l'infanterie. Oudinot ayant demandé à Saint-Cyr ce qu'il en pensait, celui-ci, au lieu de lui donner le bon conseil d'utiliser l'artillerie et la cavalerie sur un terrain où elles pouvaient facilement manœuvrer et appuyer l'infanterie, se contenta de répéter son éternel refrain : « Monseigneur le maréchal! » Finalement, Oudinot, malgré les observations du général Lorencez, son chef d'état-major, prescrivit à l'artillerie ainsi qu'à la cavalerie de se retirer de l'autre côté du fleuve.

Ce mouvement regrettable, qui paraissait annoncer une retraite et l'abandon total de Polotsk et de la rive droite, déplut infiniment aux troupes qu'on éloignait, et affecta le moral de l'infanterie destinée à défendre le côté de la ville qui avoisine les prairies. L'ardeur des Russes s'accrut au contraire, en voyant dix régiments de cavalerie et plusieurs batteries quitter le champ de bataille. Aussi, pour porter le désordre dans cette énorme masse pendant qu'elle s'en allait, ils avancèrent promptement et firent tirer leurs *licornes*, dont les projectiles creux, après avoir produit l'effet de boulets, éclataient comme des obus. Les régiments voisins du mieu eurent plusieurs hommes tués ou blessés. Je fus assez heureux pour qu'aucun de mes cavaliers ne fût atteint; je perdis seulement quelques chevaux. Celui que je montais ayant eu la tête brisée, je tombai avec lui, et mon épaule blessée ayant violemment porté sur la terre, j'éprouvai une affreuse douleur! Un peu moins d'inclinaison donnée au canon russe, je recevais le boulet en plein corps...

Cependant, les ennemis venaient de renouveler le combat, et lorsque, après avoir passé le pont, nous tournâmes la tête pour regarder ce qui se passait sur la rive que nous venions de quitter, nous fûmes témoins d'un spectacle des plus émouvants. L'infanterie française, les Bavarois, les Croates, combattaient bravement et même avec avantage; mais la légion portugaise et surtout les deux régiments suisses fuyaient devant les Russes, et ne s'arrêtèrent que lorsque, poussés dans la rivière, ils eurent de l'eau jusqu'aux genoux!... Là, contraints de faire face à l'ennemi sous peine de se noyer, ils combattirent enfin, et par un feu de file des mieux nourris, ils obligèrent les Russes à s'éloigner un peu. Le commandant de l'artillerie française, qui venait de passer la Düna avec la cavalerie, saisit avec habileté l'occasion d'être utile en faisant approcher ses pièces de la rive, et tirant par-dessus le fleuve, il foudroya les bataillons ennemis placés à l'autre bord.

Cette puissante diversion arrêtant sur ce point les troupes de Witt-

genstein, que les Français, Bavarois et Croates repoussaient sur d'autres, le combat se ralentit et dégénéra en tiraillement une heure avant la fin du jour. Mais le maréchal Oudinot ne pouvait se dissimuler qu'il faudrait le recommencer le lendemain. Aussi, très préoccupé d'une situation dont il ne voyait pas l'issue, et se heurtant au mutisme obstiné de Saint-Cyr, il s'en allait à cheval et au petit pas, suivi par un seul aide de camp, au milieu des tirailleurs de son infanterie, quand les tireurs ennemis, remarquant ce cavalier coiffé d'un chapeau à plumes blanches, en firent leur point de mire et lui envoyèrent une balle dans le bras!

Aussitôt le maréchal, faisant informer Saint-Cyr de sa blessure, lui remit le commandement de l'armée; lui laissant le soin d'arranger les affaires, il quitta le champ de bataille, traversa le pont, s'arrêta un moment au bivouac de la cavalerie, et, s'éloignant de l'armée, il se rendit sur les derrières, en Lithuanie, pour y faire soigner sa blessure. Nous ne revîmes le maréchal Oudinot que deux mois après.

A son tour, le maréchal St-Cyr, dont le 6^e corps, réduit par les maladies et la fatigue, à 12 mille hommes, sans cavalerie, avait rejoint le 2^e corps à Polotzk le 7 août, raconte les choses comme suit :

Le 8 août, le 2^e corps fut dirigé sur Biéloé, et le 6^e à sa gauche sur Lozovka; le 9, le 2^e devait passer la Drissa à Sivochina, et le 6^e dans les environs de Janovo; mais ces dispositions ayant été changées dans l'après-midi, le 2^e appuya à gauche et vint à Lozovka, le 6^e fut camper en face de l'abbaye de Valéintsouï. Ce dernier passa la Drissa le 10, et prit position en avant du couvent sans avoir jusque-là rencontré l'ennemi.

A peine établi sur ce point, il vit arriver le 2^e corps par la rive droite de la Drissa. Le plan de marche arrêté la veille avait été modifié; il passa en avant du 6^e, et se porta sur la rive gauche de la Svoiana, dans la direction de Svolna. Peu après son arrivée à cette position, le 2^e corps s'engagea avec l'armée de Wittgenstein, commandée alors par le général Dauvray, son chef d'état-major. Dans le courant de la journée, plusieurs attaques assez vives et meurtrières eurent lieu de part et d'autre; mais les corps d'armée étaient tous deux si bien placés qu'il ne purent en venir à une affaire générale, par la raison qu'elle eût été trop désavantageuse pour celui qui aurait sérieusement voulu passer le défilé de la Svoiana. De part et d'autre peu de troupes furent engagées; néanmoins, dans une de ses attaques, l'ennemi eut la témérité de passer le pont: nos troupes le chargèrent aussitôt, et il fut repoussé. Il ignorait apparemment que le 2^e corps fut réuni en entier sur la rive gauche de la Svoiana, et que le 6^e eût pris position à peu de distance derrière lui.

Le maréchal Oudinot, d'après la certitude qu'il acquit pendant

l'action que l'ennemi avait reçue des renforts, se détermina à abandonner cette position pour repasser la Drissa. En conséquence, dans l'après-midi, le commandant du 6^e corps eut ordre de faire partir dans la nuit la division Deroy et de la diriger sur Lozovka, où elle devait être rendue le 11 au matin, et la division de Wrede reçut le soir celui de se mettre en marche le lendemain de grand matin pour rejoindre celle de Deroy. Aussitôt après son arrivée à Lozovka, elle fut poussée plus loin, et le 12 toutes deux se portèrent en avant de Biéloé, couvrant la route de Sebej à Polotzk.

Le 2^e corps, qui s'était retiré le 11 en arrière de Valéintsouï, y fut attaqué ; ce qui engagea le maréchal Oudinot à faire en hâte revenir camper le 13 à Lozovka la brigade de cavalerie Corbineau, momentanément détachée du 2^e corps au 6^e, et la division Deroy, qui venait d'arriver à Biéloé.

La 20^e division, celle de Wrede, resta toute la journée du 13 sans cavalerie en position à Biéloé, pendant que la 19^e, celle de Deroy, retournait à Lozovka, où à peine arrivée elle fut remplacée par des troupes du 2^e corps qui s'y retiraient, et renvoyée s'établir à Polotzk.

Le 14, l'ennemi se montra de nouveau, ayant suivi notre retraite comme c'est l'usage ; il présenta à Lozovka, au 2^e corps, son avant-garde, commandée par le général major Helfreich, et près de Sivochina, au 6^e corps, le colonel Wlastof avec quelques troupes légères. Pour la première fois depuis l'ouverture de la campagne, le 6^e corps échangea des coups de carabine avec l'ennemi. Wittgenstein, rétabli de sa blessure, avait repris le commandement de son armée.

Le 15, les Russes s'avancèrent davantage, et parurent vouloir attaquer, dans les environs de Biéloé, la division de Wrede, et un peu de cavalerie qu'on y avait envoyée. Il est probable qu'ils voulaient déborder la droite du 2^e corps, qui s'était retirée de Valéintsouï sur Lozovka, dans l'intention de lui faire précipiter sa retraite ; mais pour l'exécution de ce dessein, ils n'employèrent que l'avant-garde de Wlastof, qui était trop faible. Les Bavarois firent bonne contenance ; ces troupes avaient un désir extrême de s'essayer avec l'ennemi, quoiqu'elles ne pussent compter sur leurs forces physiques.

Dans la matinée du 15, la canonnade se fit entendre au 2^e corps vers Lozovka, où l'ennemi gagna du terrain. Dans l'après-midi rien de sérieux n'était engagé en avant de Biéloé. Le commandant du 6^e corps, confiant dans sa position, était décidé à y recevoir l'ennemi, et quoiqu'il n'eût avec lui qu'une seule de ses divisions, il se croyait en état de se retirer sans échec, si l'ennemi déployait plus de forces qu'il n'en pouvait combattre, et de se rendre sans danger, par les défilés qu'il avait à dos, à Polotzk, où la 19^e division était en position ; mais il reçut l'ordre de se replier à la nuit sur cette ville par la route de Ghamzelevo, la seule employée pour la retraite des deux corps d'armée, de leur immense artillerie et de leurs bagages.

Cette retraite, qui dura toute la nuit du 15 au 16, fut excessivement pénible, comme tous les mouvements qui s'exécutent la nuit, surtout quand on n'a qu'un chemin sur lequel les voitures de toute espèce sont obligées de marcher, souvent pêle-mêle, avec les troupes de toutes armes, se gênant réciproquement à chaque mauvais pas; aussi les troupes arrivèrent à Polotzk, dans la matinée du 16, dans un assez grand désordre, mais surtout exténuées de fatigue et de faim. Les deux divisions bavaroises avaient laissé sur les routes de Polotzk à Valéintsouï un assez grand nombre d'hommes morts ou mourants, de sorte que le 16 elles se trouvaient réduites à 11,000 combattants.

Un conseil de guerre fut convoqué dans l'après-midi du 16; le duc de Reggio l'avait assemblé pour prendre avis sur la convenance ou la nécessité de livrer bataille, de rester sur la rive droite de la Dwina, ou de passer sur la rive gauche en conservant seulement Polotzk comme tête de pont. Les généraux de division des deux corps, ainsi que le commandant de l'artillerie du 2^e, composaient ce conseil. Les avis furent partagés comme d'ordinaire, mais on se rallia à celui du commandant du 6^e corps, conçu à peu près en ces termes: « Si l'ennemi ne suit pas le mouvement rétrograde que vient de faire l'armée, il n'y a point d'inconvénient à repasser sur la rive gauche de la Dwina, en occupant fortement Polotzk; si au contraire l'ennemi encouragé, comme il arrive toujours devant des troupes qui se retirent la nuit, suit le mouvement rétrograde d'assez près pour pouvoir engager une affaire pendant l'exécution du passage, il faut bien se garder de l'effectuer; il faut combattre dans le double motif de la sûreté de l'armée et de la conservation du moral des troupes. »

La plupart des membres du conseil pensaient que dans la matinée du lendemain nous repasserions sur la rive gauche; ils étaient d'avis que l'ennemi ne nous suivrait pas, et que nous pourrions faire tous les changements que nous voudrions à notre position, sans avoir l'air d'y être forcés par son approche, sans que par conséquent il pût s'en prévaloir comme d'un avantage, et que le moral de ses troupes s'en élevât ou que celui des nôtres s'en affaiblit. Mais on était dans l'erreur, car au même instant le canon se fit entendre. Les avant-gardes russes, sous les ordres du général Helfreich et du colonel Wlastof, débouchèrent de Gamzelevo, renforcées de la brigade du prince de Sembewski; elle s'étaient emparées d'une hauteur avantageuse en deçà des bois, près du château de Prissmenitsa, où s'établit le quartier-général de Wittgenstein. Le conseil fut dissous aussitôt, chacun des membres ayant été obligé de courir à la tête de ses troupes.

Le combat, qui avait commencé tard, se prolongea jusqu'à la nuit; le général Verdier y fut grièvement blessé. Cette attaque donna d'autant plus d'inquiétude que la position défensive des deux corps n'était point encore déterminée, et ne devait l'être qu'après la dis-

cussion du conseil de guerre, où l'on déciderait si l'on repasserait ou non sur la rive gauche de la Dwina.

La position où l'on avait arrêté les troupes, à leur sortie de la forêt de Ghamzelevo, avait été convenable pour réparer le désordre d'une marche de nuit, et les remettre ensemble ; mais pour combattre elle était vicieuse, en ce qu'elle était adossée à un défilé. A l'exception de la division Deroy, militairement placée sur la rive gauche de la Polota, toutes les autres avaient derrière elles la ville de Polotsk, où elles pouvaient être rejetées par un seul effort de l'ennemi un peu appuyé. Cette attaque était d'autant plus à redouter qu'une grande partie des troupes s'étaient éloignées du camp pour tâcher de se procurer quelques subsistances dans la ville.

Après l'action, St-Cyr fit chercher, mais infructueusement, le duc de Reggio, afin d'apprendre de lui ses dispositions pour le lendemain, l'emplacement où la bataille serait livrée, s'il jugeait à propos de la recevoir ou de la donner, et enfin, dans tous les cas, la position qu'il devait occuper. Le maréchal ayant passé une partie de la nuit à un des avant-postes, personne du 6^e corps ne parvint à le rencontrer ; vers minuit seulement, le général Dulauloy vint trouver le commandant du 6^e corps et lui dit que le maréchal, qu'il avait quitté quelques heures auparavant, paraissait décidé à livrer bataille le lendemain au point du jour. D'après cet avis, Saint-Cyr expédia aussitôt ses ordres ; mais en se rendant à sa position, il traversa une partie des colonnes du 2^e corps, qui repassaient sur la rive gauche de la Dwina. Ce qu'il venait d'apprendre ne lui permit d'expliquer ce mouvement qu'en supposant qu'on avait changé de résolution, ou que le général Dulauloy était dans l'erreur ; il poursuivit néanmoins son chemin, espérant qu'il ne tarderait pas à recevoir des instructions, fit de suite repasser la Polota à la division de Wrede et la plaça à la droite de celle du général Deroy, en arrière du village de Spas.

Le jour survint et laissa voir les troupes dans les positions suivantes, savoir : du 2^e corps, la division Legrand, renforcée d'un régiment de celle de Verdier et de quelque cavalerie légère, en avant de Polotsk, sur la rive droite de la Polota ; et sur la rive gauche de cette rivière les deux divisions du 6^e, avec la plus grande partie de la brigade de cavalerie Corbineau, placées comme on vient de le dire, la droite en arrière de Spas, et la gauche se prolongeant vers la droite du général Legrand. Toute l'artillerie bavaroise avait été réunie aux troupes de sa nation, excepté les pièces de douze, qui, sur la demande du général Dulauloy, avaient été laissées en position à Polotsk pour protéger la retraite en cas de besoin, ce général ayant fait retirer sur la rive gauche toute l'artillerie du 2^e, hors quelques pièces de campagne laissées à la division Legrand. De cette manière, le 6^e corps en entier se trouvait sur la rive droite de la Dwina ; le

reste du 2^e corps, c'est-à-dire la division de cuirassiers, la brigade de cavalerie légère de Castex, toute l'artillerie, ainsi que les 8^e et 9^e divisions d'infanterie, était repassé sur la rive gauche.

L'ennemi, qui avait entendu et pu apercevoir sur la fin le mouvement des troupes qui traversaient les ponts de la Dwina, s'était préparé à attaquer celles restées sur l'autre rive. Il commença en effet son attaque au point du jour, sur l'extrême gauche de notre ligne, le long de la rivière ; il chercha à entrer dans Polotsk avec celles de nos troupes qui y étaient rentrées les dernières ; mais ayant été repoussé, il fut obligé de faire d'autres dispositions pour commencer une attaque générale et régulière. L'ennemi avait à combattre environ 11,000 Bavarois, la division Legrand, forte à peu près de 7 mille hommes, et la brigade Corbineau, de 700 chevaux ; les Russes étaient formés en bataille (selon une de leurs relations), la droite à la Dwina, la gauche à la Polota, en décrivant presque un demi-cercle. Leur droite se composait des 23^e, 25^e et 26^e régiments de chasseurs à pied, avec six pièces d'artillerie ; le centre, formé des régiments de Sewsk, de Kalouga et du 1^{er} d'infanterie réunie, avec trente et quelques pièces de canon, appuyait d'un côté à leur droite, et de l'autre au château de Prissmenitsa. Les régiments de Perm et de Moghilev, avec environ vingt pièces de canon, formaient la gauche, et s'appuyaient aux troupes du colonel Wlastof, composées du 24^e de chasseurs à pied et de deux bataillons de grenadiers qui appuyaient leur gauche à la route de Nevel ; neuf bataillons et toute la cavalerie formaient la seconde ligne ; la réserve restait en arrière et hors de vue.

Nous jugeâmes bientôt, d'après les dispositions de l'ennemi, que c'était sur les divisions du 6^e corps qu'il voulait porter la plus grande partie de ses troupes, espérant, comme on l'a assuré, que s'il venait à forcer sa position, il l'isolerait du 2^e corps. Ces calculs, s'il les a faits, nous paraissent erronés ; car en attaquant le 6^e corps par sa droite, on le rejetait tout naturellement sur le 2^e ; et pour l'isoler de ce dernier, c'était la division Legrand qu'il fallait écraser avec la plus grande partie des forces qu'on dirigeait sur les Bavarois ; il fallait se rendre maître de Polotsk, où étaient les ponts ; la séparation des deux corps français eût été opérée. Mais cette chance avait été calculée, la position des troupes françaises en fait foi ; on ne pouvait attaquer la division Legrand sans être pris en flanc et à revers par les Bavarois, qui avaient trois ponts gardés sur la Polota ; et l'on ne pouvait attaquer sérieusement leur position sans être pris en flanc par la division Legrand, ce qui est arrivé au moins deux fois dans la journée.

Le prince Iachwill, qui commandait la gauche des Russes, attaqua avec beaucoup de vigueur les troupes bavaroises chargées de la défense du couvent de Spas, avec six bataillons, soutenus de vingt-

quatre pièces d'artillerie à cheval. Si l'attaque fut vive, la résistance le fut aussi : les Bavarois soutinrent ce choc avec le plus grand courage ; ils furent bien secondés par le feu des batteries placées en arrière de la Polota, à droite du couvent, qui, prenant les bataillons russes en flanc et en écharpe, leur causèrent une grande perte d'hommes, et les obligèrent de se retirer en arrière de plusieurs granges dépendantes du couvent, que leur éloignement de notre ligne de défense avait empêché d'occuper. Les Russes s'abritèrent derrière elles, en attendant des renforts, ou qu'une plus grande partie de l'armée vint prendre part au combat ; en effet, le centre de l'armée russe, commandé par le général Berg, quitta la position qu'il occupait pour se réunir au prince Iachwill ; les trois régiments dont il était composé furent remplacés par deux bataillons tirés de la seconde ligne. Le maréchal Oudinot profita de ce mouvement pour faire attaquer le centre de l'ennemi par la division Legrand ; ce mouvement eut du succès, et força Wittgenstein de renforcer son centre par d'autres bataillons également tirés de la seconde ligne, qui mirent le général Hammen en mesure de garder sa position. Les troupes de la division Legrand, qui avaient marché en avant, reprirent leur position en bon ordre ; le duc de Reggio renouvela plus tard cette attaque, dans l'intention sans doute d'attirer sur lui une partie des troupes que l'ennemi dirigeait sur les Bavarois.

Pendant les mouvements qui avaient eu lieu à la division Legrand, Saint-Cyr s'était aperçu que Wittgenstein réunissait la plus grande partie de son armée pour recommencer une nouvelle attaque avec plus de forces, et que ses mouvements étaient masqués par les granges dont on a parlé, et par les troupes de la gauche, qui avaient trouvé derrière elles un abri contre notre canon ; le général français, voulant repousser ce masque pour mieux juger les dispositions de l'ennemi et les forces qu'il allait avoir à combattre, ordonna à M. de Wrede de débusquer les Russes de derrière les granges, de les repousser jusque sur le gros des troupes qui se préparaient à revenir à la charge, et de reprendre ensuite sa première position. De Wrede exécuta ce mouvement avec beaucoup d'intelligence ; il culbuta d'abord les troupes de Wlastof et les rejeta sur celles du général Berg, ce qui nous fit apercevoir tous les moyens que l'ennemi disposait pour sa nouvelle attaque, et juger que nous pouvions lui résister. De Wrede se retira ensuite pour reprendre sa position de Spas, et l'on se prépara à repousser les nouveaux efforts de Wittgenstein. Quelque temps après, on le vit aborder derechef le village de Spas, en faisant à peu près les mêmes dispositions d'attaque qu'il avait faites en premier lieu, avec la seule différence qu'alors ses forces étaient doublées par la coopération des troupes du général Berg ; nos dispositions furent aussi les mêmes. Le combat fut plus long, plus vif et plus meurtrier : mais il eut le même résultat que le pre-

mier, les Bavarois ayant de nouveau combattu avec le plus grand courage ; le général de Wrede conserva en entier sa position, et l'ennemi se retira hors de la portée de notre canon. Il renouvela encore quelques attaques, mais avec moins de monde et seulement, je crois, pour montrer de la persévérance : dans l'une il avait fait passer la Polota fort au-dessus de notre droite à un petit corps de cavalerie destiné à nous tourner ; mais ce parti n'osa pas s'aventurer assez pour produire le moindre résultat. Le duc de Reggio avait renouvelé avec la division Legrand plusieurs attaques sur la droite et le centre de l'ennemi, et leur avait tué beaucoup de monde.

Dans l'après-midi, les commandants des 2^e et 6^e corps furent blessés, celui du 2^e assez grièvement pour être forcé de quitter de suite le champ de bataille, et même de s'éloigner de Polotsk. Saint-Cyr prit alors le commandement des deux corps réunis ; il s'occupa non seulement de terminer cette journée, mais de préparer celle du lendemain, en conservant, outre sa position sur la rive gauche de la Polota, les points les plus avantageux de la rive droite, qui auraient pu donner à l'ennemi des moyens de nous surprendre et fournir quelques appuis à ses attaques ; car bien qu'une position dont une petite rivière couvre le front soit en général jugée excellente, elle ne le devient réellement que lorsqu'on est complètement maître des deux rives, et que l'on occupe les moulins et autres usines qui peuvent s'y trouver et qui seraient de nature à favoriser le passage, afin de s'en servir selon les circonstances, pour le défendre ou attaquer soi-même en débouchant sur l'ennemi. En effet il est fort difficile de bien défendre une position qui ne permet pas de prendre l'offensive quand on le juge convenable.

C'est d'après ces considérations que le combat fut continué ; car après quatre heures du soir, l'ennemi paraissait avoir entièrement renoncé au projet de nous déposer de la rive gauche de la Polota. La portion de ses troupes qui avait passé cette rivière au-delà de notre extrême droite, dans le dessein de nous tourner, avait été repoussée et s'était repliée jusque sur le point où il venait de commencer à établir un pont, dans la vue de s'en servir, ainsi que de celui auquel il travaillait sur la Dwina, lors de l'attaque générale que Wittgenstein préparait pour les jours suivants, et qu'il se proposait d'effectuer avec tous ses moyens réunis.

Les Français poursuivirent leurs succès jusqu'à neuf heures du soir, que les Russes fatigués, repoussés dans toutes les parties, et n'ayant pu conserver ni un poste ni une vedette qui eussent vue dans la vallée de Polota, cessèrent le combat et se décidèrent à attendre les renforts qui devaient leur arriver dans la nuit et dans la matinée du lendemain. Les deux armées bivouaquèrent, les postes à portée de fusil, les bataillons à portée du canon.

Au 6^e corps, la division de Wrede fut seule engagée dans cette

journée, et repoussa toutes les tentatives de Wittgenstein. Le soir après le combat, elle fut relevée dans ses positions par celle du général Deroy, qui toute la journée avait témoigné beaucoup d'humeur de ce qu'on n'avait pas fait donner sa division de préférence, en raison du rang que lui assignait son numéro, et de son ancienneté personnelle de service.

Le 17 août, en rentrant à Polotsk, Saint-Cyr réunit la majeure partie de ses généraux, pour leur communiquer son dessein d'attaquer le lendemain matin l'ennemi avec toutes ses forces; il le motiva sur la proximité des Russes, qui ne permettrait pas de faire les détachements nécessaires pour se procurer des vivres, ni de laisser prendre le moindre repos aux troupes, qui seraient toujours sur le qui-vive, et pour ainsi dire sous les armes. Les événements de la journée annonçaient assez l'intention de l'ennemi de ne pas donner de relâche et de nous combattre, quand même tous les corps français repasseraient sur la rive gauche de la Dwina; son attitude était trop menaçante pour songer à d'autre parti qu'à celui de lui livrer une bataille, qu'on ne pourrait d'ailleurs éviter longtemps quand même on le voudrait, puisque dans la journée le général en chef russe avait commencé l'établissement de deux ponts, l'un sur la Dwina, à une lieue et demie au-dessous de Polotsk, l'autre sur la Polota, à la droite du 6^e corps.¹

Par ces témoignages de six témoins oculaires, Bégos, Rösslet, Schaller, Zimmerli, Marbot et St-Cyr, on voit que s'ils s'accordent en quelques points, ils diffèrent tous de celui de Marbot en ce qui concerne la prétendue fuite des Suisses dans l'action du 17 août. Bégos et ses compagnons n'en disent rien ou disent plutôt le contraire; il est vrai qu'ils restent dans des termes généraux. Le maréchal St-Cyr n'en parle pas davantage, quoiqu'il descende dans les détails. Plusieurs auteurs et narrateurs, tant suisses qu'étrangers, que nous avons soigneusement compulsés pour nous renseigner à ce sujet, n'en soufflent mot. La grande histoire de Thiers n'a malheureusement que quelques lignes sur l'affaire du 17 août, disant surtout que cette journée fut employée par Oudinot, après l'alerte de la veille sur la droite de la Polota, à prendre « un parti moyen, celui de disputer fortement la position avec une portion de ses troupes et de porter l'autre portion, ainsi que ses parcs et ses bagages, sur la gauche de la Duna.

• Par suite de cette résolution, il ordonna de défendre vigou-

¹ Mémoires pour servir à l'histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, par le maréchal *Gouvion St-Cyr*. Tome III, pages 59-77.

reusement les bords de la Polota, pendant que le reste de son armée traverserait Polotsk et la Duna. La défense fut en effet très énergique et ne permit point aux Russes de faire un pas. Mais le maréchal Oudinot fut grièvement blessé, comme sa rare bravoure l'y exposait trop souvent. Le général St-Cyr le fut aussi, toutefois d'une manière plus légère. L'état du maréchal Oudinot l'empêchant de conserver le commandement, le général St-Cyr, quoique frappé lui-même, le prit immédiatement. La direction des opérations ne pouvait être remise dans des mains plus habiles.

• Le général convoqua les principaux officiers de l'armée pour s'entendre avec eux.... En conséquence, il proposa pour le lendemain, etc¹. •

Ces divers récits établissent incontestablement qu'il y eut, pendant l'action du 17, des va-et-vient plus ou moins notables parmi les forces engagées et entr'autres un mouvement de retraite important d'une partie des troupes françaises, dont une portion de la division Merle, dès la rive droite sur la rive gauche de la Duna ; que ce mouvement, bien prémedité, fut méthodiquement ordonné et opéré, sans que les Russes aient pu l'entamer.

Après cela, que ce mouvement, qui dut être aussi exécuté par les Suisses, et notamment par le 4^e régiment² chargé de tenir la rive droite, ait donné lieu à quelques bagarres aux alentours du pont encombré ou pour couvrir ses proches abords jusqu'au fleuve, il n'y a là rien d'étonnant ni de honteux ; et si au moment

¹ Thiers. Livre 44^e. M. Thiers a condensé ses admirables récits de la campagne de Russie sous les trois titres un peu généraux : *Niémen, Moscou, Berezina*. Il en résulte que le rôle, ordinairement ingrat des flanqueurs, se trouve noyé dans les immenses événements de la Grande-Armée du centre : marche sur Moscou et retraite sur la Berezina. Par cette circonstance, l'importance des batailles de Polotzk des 18 août et 18 octobre est un peu amoindrie dans Thiers, comme aussi dans plusieurs ouvrages antérieurs, Labaume, Ségur, Jomini entr'autres, par diverses raisons mieux fondées. Entre les livres *Moscou* et *Berezina* de M. Thiers, deux autres livres n'eussent pas été superflus : un pour la droite, qui aurait pu s'intituler *Gorodeschno*, et un pour la gauche, qui se serait appelé *Polotzk* ou *Sur la Duna*.

² « Le régiment d'Affry, dit le capitaine de Schaller, de ce régiment, avait été envoyé, le 17 août, au delà de la Duna, pour empêcher l'ennemi de tourner la place en traversant le fleuve, aussi large que le Rhin à Bâle. Nous rentrâmes le 18 au soir à Polotzk. » (Souvenirs cités de Schaller, page 50, 2^e éd.)

où ils grimpaien la berge, à découvert contre l'artillerie russe, ils n'ont pas lambiné pour prendre de bons postes de tirailleurs, au bord même de l'eau, nous ajouterons qu'il n'y a rien là d'anormal ni d'incorrect, rien qui ne soit parfaitement conforme aux règles les plus élémentaires de la tactique.

Aussi nous sommes portés à croire que lorsque le commandant du 23^e chasseurs, en contemplant cette action dès la rive gauche, l'a prise pour une fuite, il a été tout simplement victime d'une illusion d'optique, sans doute engendrée autant par la souffrance résultant de sa blessure d'épaule ravivée, que par le déplaisir de voir son brave régiment porté en arrière au lieu de rester au feu.

Quoi qu'il en soit, la journée du lendemain, dont les détails sont mieux connus, vint prouver de nouveau que les Suisses n'avaient pas l'habitude de fuir devant l'ennemi.

Bataille de Polotsk du 18 août 1812.

Pour ce jour-là, St-Cyr avait décidé de prendre l'offensive, afin d'éviter d'être enserré sur les deux rives de la Duna, mais en y mettant toute la prudence voulue, et en simulant tout d'abord une retraite ; ce qui lui donnerait aussi le temps de laisser reposer, pendant la matinée, ses troupes exténuées par les combats et les fatigues des deux journées précédentes. A cet effet il ordonna les dispositions qu'il avait annoncées dans le Conseil de guerre de la veille au soir, c'est-à-dire qu'il laissa reposer son monde toute la matinée du 18, et maintint aussi ses parcs et bagages sur la rive gauche de la Duna, où le maréchal Oudinot les avait déjà envoyés. A une heure de l'après-midi, il les mit en mouvement très ostensiblement sur la route d'Oula et de Witebsk, comme pour se replier sur la Grande Armée. Dès 3 heures il fit suivre sa colonne de parc par les corps de la rive gauche, la cavalerie bien munie de bottes de fourrage comme pour une longue marche. Après s'être montrées sur la route d'Oula, ces troupes se dirigèrent à couvert sur les ponts et gagnèrent la rive droite pour y prendre leurs positions de combat.

L'ordre de bataille fut formé comme suit :

A droite les deux divisions bavaroises de Wrède et Deroy, à cheval sur la route de Newel derrière le lac Volof.

Au centre les deux divisions françaises Legrand et Verdier (ce second général, grièvement blessé, étant remplacé par Valentin) sur la Polota et vers le village de Spas.

A la gauche la division Merle, sur les deux rives de la Polota ; le 1^{er} et 2^e régiments suisses en avant de Polotzk, le 3^e aux ouvrages de la place, le 4^e en partie dans la ville et en partie sur la rive gauche où il avait été porté le 17, pour veiller aux tentatives de passage de la Duna que les Russes faisaient plus en aval¹.

Entre 4 et 5 heures, toutes ces positions étaient occupées.

De leur côté les Russes s'apprêtaient à suivre dès le lendemain le prétendu mouvement de retraite des Français. En attendant et également très fatigués, ils se reposaient et préparaient leur marche en avant par la construction de plusieurs ponts sur la Polota, dont un à l'extrême droite du front français. Le comte de Wittgenstein, qui venait d'être renforcé de quelques bataillons et escadrons du prince Repnin et de la garnison de Dunabourg sous le général Hammen, disposait d'environ 40 mille hommes, en 50 bataillons, 34 escadrons et 120 pièces d'artillerie.

Le gros des Russes, y compris l'artillerie, était massé autour et en arrière du château de Prismenitza, où se trouvait le quartier-général de Wittgenstein. Ce gros, formant le centre, était aux ordres du général Hammen.

La droite, sous le prince Jachwill, tenait les abords des routes de St-Petersbourg et de Drissa, avec des avant-postes sur la Duna.

La gauche, aux ordres du général Berg et du colonel Wlas-tof, s'étendait le long des routes de Ropno et de Newel.

Le général St-Cyr, ayant rejoint la position de l'artillerie bavaroise, d'où il put se convaincre que son simulacre de retraite avait un plein succès, aurait préféré, par ce motif, commencer l'action sans grand bruit, ce qui eût mieux maintenu les Russes dans leur parfaite quiétude ; mais il n'osa changer les dispositions ordonnées et annoncées, et à 5 heures précises il fit donner, par l'artillerie, le signal convenu de l'attaque.

Les premières décharges des pièces bavaroises, suivies de l'apparition des colonnes françaises, jetèrent un grand désordre dans l'armée russe, complètement surprise.

Grâce à ce désordre la division Wrède peut déboucher sans effort par la droite du village de Spas sur la gauche de l'ennemi. La division Deroy s'avance non moins vivement du village de

¹ Voir la note de la page 127.

Spas sur la gauche du château de Prismenitza. En même temps la division Legrand attaque de front la position du château russe, tandis que la division Valentin se portait contre les troupes placées à la droite du château, soutenue par la cavalerie.

« Ces quatre divisions, dit le commandant en chef Gouvion St-Cyr, — à qui nous laisserons maintenant la parole en nous bornant à accompagner son récit de quelques remarques complémentaires — marchaient échelonnées, partie en colonnes et partie déployées, bien liées entre-elles, et chacune s'étant formé sa réserve.

» Notre artillerie cessa son feu au moment où nos troupes abordèrent l'ennemi ; il y eut dans l'attaque tout l'ensemble qu'on pouvait désirer, de la décision et de l'intrépidité, et, comme on devait s'y attendre, d'abord peu d'ordre et d'ensemble dans la défense ; on avait fondé là-dessus dans l'armée française un espoir qui ne fut pas déçu. Les Russes montrèrent dans cette affaire une bravoure soutenue... Ils firent des prodiges de valeur ; mais ils ne pouvaient résister à l'attaque simultanée de quatre divisions réunies et serrées, qui pesaient de tout leur poids sur les détachements successifs qu'on leur opposait.

» Notre attaque ne pouvait être repoussée que par des dispositions de défense analogues, c'est-à-dire par la réunion de la majeure partie des forces de l'armée russe sur le point contre lequel l'armée française portait la plus grande partie des siennes ; mais le temps de recourir à ces mesures manqua par la surprise que les Russes éprouvèrent, par la précision que nos troupes mirent dans leurs mouvements, leur promptitude et leur intrépidité.

» Ainsi, la bataille paraissait devoir être gagnée pour les Français après leur première attaque, par le seul fait de la réunion imprévue de quatre divisions d'infanterie sur le point capital de la position des Russes, malgré le grand courage que ceux-ci déployaient, et qui leur faisait disputer le terrain pied à pied. Le choc fut terrible, la mêlée très longue ; on se servit autant de la baïonnette que du feu : on avait déjà dépassé la plus grande partie de l'artillerie des Russes ; ils ne faisaient plus usage que de leur mousqueterie. Nos troupes avaient pénétré au-delà de leur première ligne ; nous étions maîtres du château de Prissmenitsa. Leurs bataillons, isolés les uns des autres, furent se rallier sur la seconde ligne et la réserve ; on profita de ce moment

pour rétablir l'ordre dans nos rangs et se préparer à un nouveau choc, car il était présumable que l'ennemi tenterait encore un effort avant que de disparaître du champ de bataille. Nous avions obtenu tous les avantages que leur surprise avait pu nous promettre ; il s'agissait de les conserver, ce qui devenait plus difficile, parce qu'alors leur armée allait être entièrement réunie sur le point d'attaque, et que, si nous avions d'abord combattu à nombre égal, nous allions avoir affaire à des forces supérieures.

Wittgenstein lança de nouveau le général Hammen, qui commandait son centre, renforcé par des troupes qui n'avaient point encore combattu, c'est-à-dire par une partie de la seconde ligne et la réserve, et il fit appuyer cette attaque par plusieurs régiments de cavalerie, entre lesquels on distinguait des corps de la garde impériale. Nos divisions se remirent promptement en marche pour continuer leur mouvement offensif, dans l'intention d'achever d'enfoncer le centre de l'armée ennemie, et pour tâcher ensuite de prendre à revers les troupes de la gauche des Russes, commandée par le général Berg et le colonel Wlastof, engagées avec les Bavarois, si elles continuaient à leur résister. Les troupes du centre, appuyées de toute l'infanterie de l'armée, soutinrent le nouveau choc des divisions Legrand et Valentin avec autant d'intrépidité qu'elles avaient soutenu le premier ; elles furent en outre secondées par plusieurs charges de leur cavalerie ; mais celle-ci fut constamment repoussée par notre infanterie. Cette cavalerie, d'après la nature du terrain où l'on combattait, ne pouvait agir que par petits détachements, et dans ce cas elle fait très peu d'effet ; cette arme n'est vraiment redoutable que lorsqu'elle peut agir par grandes masses. Cependant une demi-brigade de la 8^e division, qui avait perdu son chef quelques jours auparavant, et était composée de très jeunes soldats, faiblit et fit un petit mouvement rétrograde qui faillit amener sur ce point un désordre que l'extrême bravoure des autres troupes de cette division répara sur-le-champ, ce qui ajouta à la réputation du général Maison, qui y eut la plus grande part. L'ennemi, malgré tous ses efforts, perdit encore du terrain ; mais il fallut une dernière attaque générale pour le jeter tout-à-fait hors du champ de bataille : on fit en conséquence avancer du canon à la tête de l'infanterie, et l'on aborda de nouveau l'armée russe sur le terrain que sa réserve avait occupé. Les Bavarois forcèrent l'aile gauche, qui se retira, savoir : Berg sur Ropno, et Wlastof sur la

route de Nevel. Dans leur mouvement rétrograde, ils faillirent perdre le détachement qu'ils avaient eu au pont construit sur la Polota, à la droite du 6^e corps : au moment où il rejoignit la gauche de leur armée, il fut obligé, pour n'être pas coupé, de longer rapidement la droite des tirailleurs de la division de Wrède ; de cette manière, la plus grande partie parvint à s'échapper, le reste fut pris ou tué. Les divisions Legrand et Valentin forcèrent le centre et une partie de la droite, en rejetant les Russes dans le grand bois qu'ils avaient en arrière d'eux. Le général se rendit alors à sa réserve pour la diriger par la route de St-Pétersbourg derrière la droite de l'ennemi ; mais avant que ce mouvement ne s'effectuât, un incident vint jeter derrière nos troupes un assez grand désordre.

Un régiment de cavalerie de la garde russe, composé de chevaliers-gardes et de dragons, se lança entre la gauche de la 8^e division et la droite de la division de cuirassiers de Doumerc, défila quelque temps homme par homme au travers des marais, pour gagner la plaine où était notre brigade de cavalerie légère, et lui en imposa assez pour lui faire faire demi-tour, sans qu'elle eût osé le charger¹. Cette brigade, formée de trois régiments, faibles à la vérité et composés de conscrits, malgré tous les efforts de son chef (le général Corbineau) pour la retenir, s'enfuit en désordre sur la grande batterie du 2^e corps, et l'empêcha de tirer ; tandis que si elle avait appuyé un peu à gauche, elle se fût trouvée sous la protection de la division de cuirassiers, dont elle n'aurait pas même eu besoin, car une seule décharge de cette batterie, qui avait plus de trente bouches à feu, eût immédiatement arrêté l'ennemi, et l'aurait rejeté sur le point d'où il était parti.

• Dans ce moment, le général en chef revenait du centre à la gauche de son armée pour la faire avancer, puisqu'elle n'était plus nécessaire alors comme réserve ; il se trouvait derrière la brigade Corbineau sur la route de Newel, près la tête de l'étang de Spas. Prévoyant le désordre que cette échauffourée pouvait occasionner, quoique sur la fin de l'action et vers la chute du jour, il envoya aussitôt à la batterie du 2^e corps le colonel Co-

¹ A cette occasion, l'accusation d'ivrognerie faite aux officiers russes à propos du général Koulnief, est réitérée en ces termes par les mémoires de Marbot (III, page 118) : « Cette troupe, composée de jeunes gens d'élite, choisis dans les meilleures familles nobles, était commandée par un major d'un courage éprouvé, dont l'ardeur venait, dit-on, de s'accroître par de copieuses libations. »

longe, pour la faire tirer à boulets sur la brigade de cavalerie légère, afin de l'obliger à démasquer le front de cette batterie ou à charger le régiment des gardes russes. On voyait clairement que cette brigade était atteinte d'une peur panique, puisqu'elle ne sentait pas tous les avantages qui résultaient pour elle de sa supériorité numérique et de la force de sa position, l'ennemi ne pouvant arriver sur elle, comme je l'ai déjà dit, qu'en défilant homme par homme par des sentiers tortueux, au milieu d'un terrain marécageux et boisé : or l'expérience m'a démontré qu'on ne peut guérir la troupe frappée d'une semblable terreur qu'en lui présentant des dangers plus grands que ceux auxquels elle cherche à se soustraire.

• Le général en chef avait expédié en même temps son aide de camp (le capitaine Lechartier) à la division de cuirassiers, pour que Doumerc en détachât une partie sur le régiment russe. St-Cyr était alors sur un petit wurtz¹, sa blessure de la veille ne lui permettant pas de se tenir à cheval ; il suivait à très peu de distance le colonel Colonge, pour faire tirer la batterie que l'ordre verbal porté par cet officier n'avait pu décider. Avant de la joindre, il croisa la brigade Corbineau, qui fuyait devant les cavaliers russes, quand une partie de ceux-ci sabrait déjà le commandant de l'artillerie bavaroise et les canonniers de la batterie, dont ils enlevèrent deux pièces de canon. Les chefs n'avaient pas voulu la faire tirer lorsqu'il en était temps, ayant cédé à des ménagements déplacés dans une circonstance aussi grave, puisqu'ils pouvaient changer totalement la face de nos affaires, si la terreur panique venait à se propager, et surtout si cette attaque était appuyée, comme elle l'aurait été immédiatement, dans le cas où elle eût résulté d'une combinaison du général ennemi, et non d'une témérité des gardes russes. L'artillerie surprise se retira au grand trot, partie par la route de Polotsk, et partie le long du mur du cimetière de St-Xavier, où le général en chef avait, au commencement de l'affaire, placé cent² hommes pour parer à un évènement de cette nature.

• Au milieu de ce désordre, les chevaux du wurtz qui portait le général en chef s'épouvantèrent et culbutèrent cette frêle voiture, emportant le cocher au milieu des caissons d'artillerie qui se sauvaient sur Polotsk ; ce général se releva au milieu d'un esca-

¹ Voiture polonoise de chasse.

² Suisses de la division Merle.

dron ennemi qui causait tout ce ravage, et, par un bonheur presque inconcevable, il parvint à gagner le ravin de la Polota, dont l'escarpement dans cet endroit permet difficilement à la cavalerie d'y descendre. Un officier d'état-major resté près de lui l'aida à descendre le ravin, et il se rendit à la brigade suisse placée en réserve, et qui attendait des ordres pour se porter en avant ; le général qui la commandait n'avait pas osé prendre sur lui de la faire avancer sur le bord du ravin, quoiqu'elle en fût si peu éloignée, et que son apparition seule eût arrêté la poursuite de l'ennemi¹.

» Ceux des cavaliers russes qui avaient suivi l'artillerie sur le chemin qui longe le cimetière furent arrêtés par le feu à bout portant du poste d'infanterie embusqué derrière ses murs ; les autres, qui poursuivaient celle en retraite sur la ville, furent chargés par le 4^e régiment de cuirassiers, commandé par le général Berkeim, que l'aide de camp Lechartier avait décidé à s'ébranler, sans attendre, comme il le voulait d'abord, les ordres du général Doumerc, occupé dans ce moment à repousser sur la route de Disna, où était notre extrême-gauche, une attaque de l'ennemi, à laquelle il donna trop d'attention, pendant que notre droite, où se portait toute la force de l'attaque, la réclamait entièrement. En effet, nous avions sur la route de Disna une brigade d'infanterie de la division Merle, commandée par le général Amey, et celle de cavalerie légère sous les ordres de Castex. Ces deux brigades n'ayant en face d'elles que le 23^e régiment de chasseurs, trois escadrons de hussards de Grodno et une compagnie d'artillerie à cheval, il en résultait pour nous une supériorité marquée sur l'ennemi, et des forces suffisantes pour faire face à tout ce qu'il pourrait entreprendre de ce côté. On pourrait même

¹ C'était une règle absolue des troupes suisses de ne jamais quitter, sans ordre, une position prescrite, même en y subissant le feu ennemi. En tout cas, ce reproche relatif du commandant en chef contredit de la manière la plus formelle l'assertion des Mémoires Marbot disant (III, p. 119) « aussi le désordre s'accrut et gagna un bataillon suisse au milieu duquel le général St-Cyr s'était réfugié. Il y fut tellement pressé par la foule que son cheval (*sic*) fut renversé dans un fossé. » Or on a vu que St-Cyr n'était pas à cheval, mais dans une voiture à deux chevaux, et que c'est la cavalerie qui la bouscula, tandis que ce fut un bataillon suisse qui le recueillit.

A ce sujet, rappelons encore que Thiers dit (page 258, livre 44^e) : « Un poste de la brigade Merle, qui garnissait les bords de la Polota, arrêta les dragons russes à coups de fusil. » Ce poste était fourni par le 3^e régiment suisse. Plus loin on lira le témoignage analogue du capitaine Schaller du 4^e régiment ; ce qui établit que là encore le colonel Marbot fut victime d'une autre illusion d'optique au détriment de nos compatriotes.

blâmer la disposition d'avoir laissé deux brigades sur ce point contre des forces si inférieures si l'on ne faisait attention que les ailes d'une armée sont naturellement les parties les plus faibles, et si l'on ne considérait que notre centre et notre droite, agissant en offensive, pouvaient être repoussés ; et dans le désordre qui eût accompagné une attaque manquée, il fallait que notre aile gauche, la seule qui put être appuyée, fût assez forte pour offrir une protection et un point de ralliement aux autres troupes. Enfin, la division Merle était notre seule réserve, quoiqu'en position à la gauche de l'armée : ainsi la division Doumerc restait totalement disponible pour appuyer l'attaque faite par les quatre divisions d'infanterie placées à sa droite. Le général Berkeim, avec le 4^e de cuirassiers, arriva donc un peu tard, mais encore assez à temps pour que ce régiment put sabrer la plus grande partie des dragons et des gardes russes qui avaient forcé les troupes de Corbineau à se retirer.

» La brigade Candras, de la division Merle, fut ensuite portée en avant du champ de bataille pour soutenir les quatre bataillons que St-Cyr avait fait entrer dans les bois sur la route de Biéloé, à la poursuite de l'ennemi ; mais nous apprîmes que ces quatre bataillons, exténués comme tous les autres, de fatigue, s'étaient couchés à l'entrée du bois, dans l'impossibilité absolue de faire un pas de plus. Ainsi les officiers-généraux avaient bien jugé la veille l'état d'épuisement de leurs troupes ; car quoique victorieux, nous ne pûmes recueillir tous les fruits des avantages de la journée, obtenus par leur constance et leur valeur.

» Il faut bien convenir aussi qu'il y eut des fautes commises et qu'elles ont nui à nos succès : la faiblesse de quelques troupes de la 8^e division, celle de la brigade de Corbineau, et le défaut de coopération de la division de cuirassiers aux efforts des quatre divisions d'infanterie, ont été plus ou moins nuisibles ; mais les fautes du général en chef sont toujours plus graves que celles des autres. Par exemple, on pourrait lui reprocher de n'avoir pas assez bien connu ses troupes et ses officiers, afin de les placer, selon leurs forces ou leur capacité, sur les points les plus importants ; on peut dire aussi qu'il était là pour remédier aux inconvénients qui survenaient, et il ne pourrait que répondre qu'il prenait le commandement du 2^e corps seulement le jour de la bataille, qu'il ne connaissait par conséquent ni les troupes ni leurs chefs ; et pour le second point, que le général en chef ne peut être partout, que d'ailleurs la blessure qu'il avait reçue la

veille l'empêchait de se tenir quelque temps à cheval. Mais enfin si la victoire ne fut pas aussi complète qu'on pouvait le désirer, de beaux trophées restèrent dans nos mains : 4,200 prisonniers et quatorze pièces de canon¹ enlevées au milieu de leur ligne de bataille n'étaient pas un succès facile à obtenir sur une armée, non seulement plus nombreuse, mais que tant de circonstances rendaient supérieure à la nôtre, exténuée par six mois de marches forcées et six semaines de privations rigoureuses². Les Russes, rejetés en désordre dans la forêt qu'ils avaient derrière eux, ayant perdu leur plus belle communication de retraite, ne purent la rejoindre qu'à Ghamzelevo par des chemins de traverse affreux, où ils auraient perdu toute leur artillerie, si les troupes envoyées sur cette route avaient pu les suivre. Le repos dont l'armée avait besoin lui fut assuré ; elle pouvait en toute sécurité s'occuper de faire des vivres et de réparer ses forces, l'ennemi s'étant retiré jusque sur la Drissa.

» Les généraux Valentin et Raglowitz furent blessés ; le général Vicenti l'avait été la veille ; mais nous fîmes une perte bien grande dans la personne du digne et brave général Deroy, qui fut blessé à mort³, et nous eûmes environ 2,000 hommes hors de combat. L'ennemi laissa le champ de bataille couvert de ses morts, et sa perte dans cette journée a été estimée entre 3 et 4,000 hommes ; il eut aussi trois de ses généraux blessés⁴. »

A ce rapport substantiel du général St-Cyr, ajoutons quelques explications plus spéciales de l'Histoire de Schaller : « Partout les masses russes, dit l'honorable conseiller d'Etat fribourgeois, fils du capitaine de Schaller, du 4^e régiment, étaient en retraite, lorsqu'un régiment de chevaliers-gardes, qui avait réussi à se glisser, à travers les marécages, entre les divisions Verdier et Merle, pénétra fort avant dans les lignes françaises, renversa, sans s'en douter, la voiture du général St-Cyr, qui était légèrement blessé, s'empara de quelques canons et culbuta tout ce qui se trouvait sur son passage.

¹ « Lors du mouvement rétrograde d'une partie de la 8^e division, nous en avions 30 en notre pouvoir ; 16 nous furent reprises pendant qu'on s'occupait à rétablir le désordre momentané que cet événement avait causé dans notre ligne »

² Cette dernière phrase s'applique surtout aux Bavarois.

³ « Il était âgé de près de quatre-vingts ans ; il était le doyen et le modèle des généraux de l'Europe. »

⁴ Mémoires cités, III, pages 87-99.

• Le général de Laurencé, chef d'état-major de l'armée, arriva en ce moment critique au galop, pour se mettre à la tête du 3^e régiment suisse, qui gardait un des ponts de la Polota ; il le fit former en colonne serrée et le conduisit au feu sous les ordres du colonel Avisard, qui venait de remplacer le général Coutard, destiné au gouvernement de Breslau. Graffenried avait en un instant réuni ses postes dispersés ; il arriva au pas de charge à travers les fuyards de la brigade Néraud, chassés, pressés, par la cavalerie ennemie. Cette impétuosité, jointe au bon ordre dans les manœuvres, imposa à l'ennemi ; les soldats français se rallièrent à leurs drapeaux et reprirent leurs canons. Une charge brillante du 4^e cuirassiers et de la brigade Berckheim acheva la déroute des Russes.

• Les 1^{er} et 2^e régiments suisses, postés en réserve et exposés à la mitraille ennemie, furent forcés d'assister l'arme au bras à cet épisode, dans la crainte d'atteindre les troupes françaises, qui arrivèrent pêle-mêle avec les Russes sur leurs retranchements ; mais par leur bonne contenance, ils contribuèrent à arrêter le flot des fuyards et méritèrent l'éloge du divisionnaire. Nos troupes suisses justifièrent ainsi le mot du général St-Cyr. On lui demandait, le 18 au matin, pourquoi il ne portait pas la division Merle en première ligne. « Je connais les Suisses, dit-il, un de leurs bataillons était sous mes ordres à Castel-Franco ; les Français sont plus impétueux à l'attaque, mais s'il s'agit d'une retraite, nous pouvons certainement compter sur le sang-froid et la bravoure des Suisses. C'est pour cela qu'aujourd'hui encore je les place en réserve¹. »

« Ce succès, dit Fieffé, coûta aux régiments étrangers un grand nombre de tués et de blessés. Parmi ces derniers, les Suisses comptaient Jean Banhauser, Joseph Ludy, Gaspard Schmidt, Jacques Rochat, Christian Meyer, Jean-Antoine Simon, Conrad Pfister, Valentin Bœsch, Adolphe Sigrist, Jean Wahlen, tous du 2^e régiment. »² Il faut y ajouter le capitaine d'état-major de Tavel-Mutach, de Berne, qui servait dans le camp bavarois.

Le même auteur avait dit précédemment (page 289), que dans l'action où le maréchal Ondinot fut blessé, « les Espagnols du régiment Joseph-Napoléon, les Brêmois du 128^e de ligne, les Hol-

¹ *H. de Schaller*, ouvrage cité, page 136.

² *Eugène Fieffé*, Histoire des troupes étrangères au service de France. II, p, 289-90.

landais du 123^e et du 126^e, ceux du 33^e léger et du 14^e régiment de cuirassiers, le 1^{er} et le 3^e régiments d'infanterie croate, les 1^{er}, 2^e et 3^e régiments suisses y prirent la plus glorieuse part. Même si l'auteur a pu faire une confusion entre les journées des 17 et 18 août, ce témoignage n'en est pas moins utile à enregistrer en opposition aux accusations des mémoires Marbot.

La victoire du 18 août, qui valut à St-Cyr le bâton de maréchal, valut à ses troupes un temps de répit relatif d'environ deux mois, qui fut employé à former un grand camp retranché aux abords de Polotzk. « Le colonel d'Affry, dit le capitaine de Schaller, du 4^e régiment, reçut le commandement de la place et je rentrai avec lui en ville... Le chef de bataillon Joseph de Maillardoz mourut de la dysenterie. Graffenried, de Flue et une foule d'autres officiers suisses entrèrent comme lui aux hôpitaux. Moi aussi j'étais atteint de la même maladie, mais ma robuste constitution luttait contre le mal, et le général Merle m'appela à remplacer le capitaine Gessner, qui était devenu incapable de continuer auprès de lui les fonctions d'officier d'ordonnance. »

Au camp la vie n'était pas trop désagréable, à en juger par les récits des capitaines Rösselet du 1^{er} régiment et de Bégos, adjudant-major du 2^e. « Le camp était plutôt un village, dit Rösselet ; on s'y était établi dans de fortes et bonnes baraqués, construites de manière à se garantir du froid, car on comptait y passer l'hiver.

» La distance entre les deux armées pouvait être de neuf westers. Pendant près de deux mois, elles ne se firent qu'une guerre de partisans. Nous n'avions d'autre but que celui de nous étendre dans le pays pour y chercher des vivres. Or, cette guerre-là était tout à l'avantage des Russes, à cause de notre ignorance du pays, des lieux et de la langue. On s'aventurait et l'on était trahi par les habitants. Tout contribuait à notre perte. Enfin ces échecs, la faim et les maladies nous affaiblirent de moitié. Ce n'était pourtant pas faute de précautions, car le maréchal St-Cyr avait divisé le pays en deux arrondissements et adjugé la rive droite de la Duna au 2^e corps, la gauche au 6^e. Mais, le pays épuisé, il fallut dépasser les limites, puis se jeter sur le territoire occupé par l'ennemi et dont Wittgenstein faisait, de son côté, enlever grains, fourrages, bestiaux par les réquisitions ou par la force, ce qui occasionna souvent de petits combats partiels.

¹ Souvenirs cités, page 51.

› Nous eûmes une revue de rigueur le 15 septembre, époque de l'incorporation du 6^e corps dans le 2^e. Réunis en un seul corps, tous deux formèrent un effectif d'à peu près 20-24,000 hommes de toutes armes.

› Les pertes de notre régiment, que je vais indiquer, pourront donner une idée de celles des autres troupes de cette portion de la grande armée.

› Le 1^{er} mars, en passant le Rhin, le régiment avait un effectif de 1,927 hommes présents sous les armes. Le 15 septembre, il n'en comptait plus que 1,063. Il en avait donc perdu 864, dont la plupart par les fatigues, les maladies et les petits détachements envoyés à la recherche des vivres.

› A proportion de leur force, la perte des régiments français fut plus considérable que celle des régiments suisses, particulièrement celle de ceux qui prirent plus ou moins part aux grands combats livrés avant le 15 septembre.

› Les grains, farines et fourrages, qu'on se procura, furent emmagasinés pour servir de subsistance dans la saison plus avancée.¹

Les approvisionnements pour l'hiver n'empêchaient pas de bonnes distributions journalières. « La viande était abondante, dit Bégos², mais, en septembre, le pain était rare, ainsi que les légumes et le sel. Le pays avait été ravagé alternativement par les deux armées, et nous trouvions difficilement des vivres. Nos quatre régiments suisses formaient encore un ensemble respectable, et, quoique nous eussions peu d'occasions de nous voir réunis, notre réputation n'en était pas moins parfaitement établie dans le second corps d'armée.

› Nos avant-postes étaient à une demi-heure environ de nos bivouacs ; notre 2^{me} régiment était établi sous des baraqués, car les bois ne nous manquaient pas.

› En juillet et août, les chaleurs sont insupportables dans ces contrées, et les jours étant beaucoup plus longs qu'en Suisse, parce que la situation est beaucoup plus au nord, nous éprouvions autant de difficulté pour nous y maintenir que nous l'avions fait quelques mois auparavant pour supporter le froid.

› Notre bivouac étant adossé à une grande forêt, voisine d'une contrée accidentée et coupée par de nombreux canaux ;

¹ Souvenirs cités, pages 164 et 165.

² Souvenirs cités, pages 84-87.

nous étions nuit et jour sur le qui vive, apercevant, quand nous étions de garde, à quelques centaines de pas, les vedettes russes. L'armée de Wittgenstein était beaucoup plus nombreuse que la nôtre, et chaque semaine, nous avions des escarmouches plus ou moins vives, qui diminuaient notre effectif, déjà sensiblement affaibli.

• Les troupes françaises se concentraient sur Polotsk, et il était décidé que nous défendrions cette ville, qui se trouve au confluent de la Polotska et de la Duna. Les bords de la première étaient défendus par de solides fortifications de campagne, et c'était dans leur voisinage que se trouvaient la division suisse et nos voisins les Croates.

• La chasse, à Polotsk, était devenue ma distraction favorite. Souvent mon compatriote, le capitaine Rey (de Lausanne), du 1^{er} régiment, m'y accompagnait. A cet éloignement de la patrie suisse, nous aimions à rappeler les souvenirs de nos jeunes années. Allant à l'aventure, dépassant les avant-postes, nous nous exposions quelquefois à être *cosaqués*. Heureusement que les lances de ces maudits cosaques nous faisaient réfléchir que la liberté vaut mieux que de mauvais lièvres...

• Les mois s'étaient écoulés assez promptement pour nous. Des combats partiels et continus avaient habitué nos hommes au feu, et nous nous attendions d'un moment à l'autre à une action décisive. Le bivouac, avec ses privations, nous convenait peu. Il y avait souvent des dissensions, amenées par nos luttes continues d'avant-garde. Un jour, étant à la chasse, je m'étais avancé imprudemment du côté des Russes; un lièvre passe à portée: je lui envoie un coup de fusil. Cet incident mit la grand'garde et une partie de notre régiment sous les armes. Je fus vertement réprimandé pour avoir enfreint la consigne, et, à la suite de cette circonstance, j'eus le malheur d'avoir une altercation très vive avec le capitaine des grenadiers, Muller qui ne m'avait jamais semblé à la hauteur de sa position, et dont le courage et le sang-froid étaient à mes yeux assez problématiques. De propos en propos, il fallut en venir à un duel. Le capitaine Muller était un colosse d'une force herculéenne. Une fois sur le terrain, nous dégainâmes, et je m'aperçus, dès les premières passes, qu'il m'était impossible de l'atteindre. L'avantage de sa taille lui permit de me frapper à deux reprises au bras droit; mais très mal exercé à manier du sabre, ses coups portaient à plat; de manière que j'en fus quitte pour de faibles contusions, qui engagèrent nos témoins à mettre fin au combat.

» Je n'aurais point parlé de ce duel, si cet incident n'avait pas eu une grande portée dans l'existence du capitaine Muller, et dans la mienne. J'expliquerai comment... »

» Le mouvement des Russes était tel que nous nous attendions d'un moment à l'autre à une attaque générale sur toute la ligne. »

» Le 17 octobre 1812, l'ennemi s'était avancé vers nos positions, et, de tous côtés, le feu avait commencé avec plus ou moins de violence. »

A cette date, c'est-à-dire vers la mi-octobre, les régiments suisses se trouvaient fort disséminés. « Le 1^{er} régiment, dit M. de Schaller, avait son camp près de la forêt de Ganzelowo, à une demi-lieue de Polotsk. Le 10 octobre, le capitaine Rösselet fut détaché avec 120 hommes d'élite, choisis sur tout le régiment, pour aller fourrager au loin. Il passa la Drissa et se lança dans le cercle de Doworitschy et Torny, à près de 25 lieues de Polotsk. Ses lieutenants Hammer et Favre revinrent fort heureusement au camp avec des convois considérables ; Rösselet, par contre, eut beaucoup de peine à échapper à la colonne russe du général Begniczeff, et il aurait été fait prisonnier avec son petit détachement, s'il n'était parvenu à traverser à gué la Drissa débordée et à regagner ses cantonnements la veille de la grande bataille du 18 octobre.

» Le 2^e régiment avait son bivouac adossé à la même forêt et il était souvent inquiété par les Russes. »

» Le 3^e régiment avait ses deux bataillons séparés ; celui de Peyer-Imhof au château d'Obel, à 12 lieues de Polotsk, celui de Weltner aux postes avancés de Zosnitz et Kosziani, à 16 lieues de Polotsk, avec la division de cavalerie Castex et un régiment de cuirassiers. »

» Le 4^e régiment fut préposé à la garde de la ville, dont le colonel d'Affry était commandant de place, et ses compagnies d'élite, sous le commandement de Bleuler, firent le service de garde du maréchal. Les régiments, considérablement réduits, attendaient de jour en jour les renforts qui étaient partis des dépôts, sous les ordres des officiers Druey, Bourgeois, de Sury, etc. Sur 1,500 hommes, 1,000 à 1,100 arrivèrent à Polotsk le 12 octobre, exténués par 6 à 700 lieues de marche, et ils furent immédiatement incorporés dans leurs régiments respectifs¹. »

¹ *Histoire citée, pages 138, 139.*

D'autre part, les Bavarois avaient reçu quelques bataillons de recrues, ce qui les portait à 5 ou 6,000 hommes. De plus, le duc de Bellune avait reçu l'ordre de quitter Smolensk avec le 9^e corps pour renforcer les 2^e et 6^e corps sur la Duna.

Mais les Russes avaient encore mieux profité des deux mois écoulés. Ensuite des derniers arrangements avec la Suède, ils avaient pu dégarnir la Finlande et le général de Steinghel amenait un corps d'armée de 12,000 hommes à Wittgenstein par la basse Duna, pendant que l'amiral Tchitchakoff s'avancait à marches forcées de la Bessarabie avec une armée de 45 mille hommes. Wittgenstein et Tchitchakoff devaient se réunir à Borisoff sur la Bérésina.

Ces exposés de la situation après l'action meurtrière du 18 août nous amènent à d'autres graves événements militaires sur ce même terrain, c'est-à-dire à ceux des 17, 18 et 19 octobre qu'on a appelés la seconde bataille de Polotzk, et que nous allons rapporter, dans ses traits principaux, d'après les mêmes sources.

Bataille de Polotzk du 18 octobre 1812.

A cette date le sort de la campagne de Russie était fatallement et définitivement tranché. Les victoires de la Grande-armée à Smolensk le 17 août et à Valoutina le 19 août, celle de Borodino ou de la Moskova le 7 septembre, l'entrée de Napoléon à Moscou le 14 septembre n'avaient abouti qu'à des pertes immenses et à l'occupation d'une capitale incendiée et sans ressources en vivres. Cela donnait une situation de plus en plus précaire, en attendant de devenir désastreuse. Le 19 octobre, la terrible retraite avait commencé ; elle ne tardera pas, malgré les sanglantes et glorieuses batailles de Malo-Jaroslavetz le 25 octobre, de Viasma le 2 novembre, de Krasnoï les 16, 17 et 18 novembre, à se changer en déroute par suite du froid, de la disette, des fatigues et privations de toute espèce, jointes à l'active poursuite de Kutusof et de ses cosaques, ainsi qu'aux menaces de Tchitchakoff et de Wittgenstein contre la ligne de retraite de la Grande-armée.¹

¹ A la Grande Armée les Suisses ne furent représentés que par le bataillon neuchâtelois, qui marcha ordinairement avec la garde. Aux affaires de Krasnoï, en entourant Napoléon et Berthier, entre Krasnoï et Katowa, il perdit 60 hommes, l'arme au bras et sans coup férir ; le commandant, M. de Gorgier, eut son cheval tué sous lui.

Seulement à l'état de tristes débris, celle-ci atteindra les bords de la Bérésina, théâtre de la suprême crise, où nous retrouverons les Suisses toujours aux prises avec leur vieil adversaire, dont ils contestent chaque pas dès les bords de la Duna et de la Drissa.

La reprise d'hostilités de Wittgenstein devant Polotsk, ordonnée par l'empereur Alexandre, comme faisant partie du grand plan d'offensive sur les flancs et les revers de l'armée française et qui s'accordait avec l'arrivée des renforts indiqués plus haut, se manifesta dès le 15 octobre, coïncidant ainsi avec les derniers préparatifs de Napoléon pour l'évacuation de Moscou.

Le 16, il y eut plusieurs engagements d'avant-postes sur divers points du front du maréchal St-Cyr, d'où il conclut qu'il pourrait bien être menacé des deux côtés de la Duna, vu la supériorité des effectifs ennemis, qui montaient à 45 mille hommes, tandis qu'il en avait au plus 22 mille. En conséquence, il disposa ses forces comme suit :

A sa droite la division du général Maison (qui remplaçait les généraux Verdier et Valentin, blessés) vers Rozianoui d'abord, plus tard replié sur Borové, enfin sur le terrain entre les abords de la tête du pont de Struwnia et le camp supérieur de la Polota.

Au centre, la division Legrand au village de Spas et le long de la Polota.

A gauche, en avant de la Polota, face à la route de Sebej, la division Merle.

Les Bavarois partie dans les divers ouvrages de la ville et de ses proches abords, partie sur la rive gauche de la Duna.

Toute la cavalerie, sauf 5 escadrons répartis aux trois divisions de la rive droite, sur la rive gauche de la Duna, pour veiller aux tentatives de passage du fleuve, Corbineau en aval, Doumerc en amont.

L'artillerie aux positions de la droite et de la gauche du fleuve, renforcée près du confluent de la Polota.

Les emplacements des troupes étaient indiqués, sur le front de Polotsk, par les ouvrages plus ou moins terminés du camp retranché, au nombre d'une vingtaine, dont entr'autres les redoutes marquées dans les rapports officiels sous les numéros 4 et 5 à la gauche, 6, 7 au centre, 8, 9 vers la droite, 10, 11 aux abords immédiats de la ville.

Cet ordre de bataille était parfait en prévision des attaques convergentes attendues par les deux rives de la Duna. Il présentait cependant une particularité qui n'était pas sans comporter des contretemps. La division Merle, en avant sur la gauche, avait un double rôle : elle devait servir à la fois d'amorce pour attirer le gros des Russes sous les feux concentrés et étagés de la gauche française, redoutes 4 et 5, et batteries de la gauche de la Duna, et de réserve générale, une fois qu'ayant rempli ses fonctions d'amorce, elle se serait repliée sur la ville.

Le 18 octobre à six heures du matin, le maréchal St-Cyr se trouvait sur la route de Sebej, en avant de ses trois divisions 6, 8 et 9, qu'il fit placer pour attendre l'attaque de l'ennemi. Les 6^e et 8^e se mirent en bataille devant leur front de bandière, le long de la rive gauche de la Polota ; la 9^e sur la rive droite de ce ruisseau en avant de son camp. A celle-ci, on réitéra l'ordre de se retirer, sans s'engager sérieusement avec l'ennemi, en arrière des deux redoutes numéros 4 et 5 qu'occupaient les Bavarrois, aussitôt que les Russes déboucheraient des bois dans la plaine.

Quatre escadrons de cavalerie étaient répartis aux divisions.

En ordonnant ces dispositions sur son front, le maréchal St-Cyr s'était attendu à être attaqué simultanément par les trois routes de Disna, de Sebej et de Newel, et plutôt par les deux premières.

Mais il en fut autrement. Soit par calcul, soit par accident, la première attaque des Russes se fit par leur gauche.

Ils étaient d'ailleurs assez forts pour agir à leur gré simultanément ou successivement sur ce front.

Outre le corps de Steinghel, qui s'avancait par la rive gauche de la Duna avec une certaine indépendance, se tenant sans doute pour un auxiliaire plutôt que pour un subordonné de Wittgenstein, ce dernier avait ses 33 mille hommes répartis en 4 masses : une aile droite sous le prince Iachwill sur la route de Sebej ; un centre, commandé par le général Berg, dans la forêt de Ganzelowo ; une gauche, sous le général Beguigzef, sur la route extérieure de Newel ; une réserve sous le général Kosazkoffskoi.

Le centre et la gauche, dirigés par Wittgenstein lui-même, passèrent la Polota à Jourowitschi, ayant laissé Iachwill en démonstration devant la gauche française.

(A suivre.)



